

# LE DERNIER REMPART AVANT LA NUIT

**par Sébastien Barberon**

*Cette pièce est enregistrée au répertoire de la Société des auteurs compositeurs dramatiques. Son exploitation est soumise à autorisation.*

## ***"Le Roi est mort, vive la Reine !"***

L'action se déroule sous une monarchie constitutionnelle imaginaire, et dans un espace temps contemporain.

**Acte I** - A quelques jours de remplacer feu son père sur le trône, Désirée, jeune reine promise, fait face à l'empressement des courtisans et découvre les arcanes d'un royaume qu'elle répugne. En refusant sa destinée, Désirée fait naître en elle une rébellion qui la mènera jusqu'à la misanthropie...et à la fuite.

**Acte II** - Alors privé de représentant, le royaume se disloque. Les désaccords se multiplient et les hommes perdent pieds. Une tourmente dont seuls quelques uns se relèveront.

# LES PERSONNAGES

LADY DAISY

LE PREMIER LE SOLDAT

LA MEURTRICIÈRE

LA MONITRICE

VIL BREQUIN

LA NOURRICE

LE SAGE, CHEF DU CONSEIL

JÉRÉMY POT, JOURNALISTE DE RADIO-RADIO

LA GRAND-MÈRE

WILFRIED

LE RÉGISSEUR

LE GONFLEUR DE BALLON

LE PORTEUR DE FIOLE

LE PRÉPARATEUR DE CLÉ

LA COMPTEUSE DE PÉTALES

L'AIDE DU GONFLEUR ET LA GUETTEUSE

L'ANNONCEUSE

LA BRODEUSE

## **ACTE I**

*Noir plateau et noir en salle*

*La réplique le roi est mort, vive la reine est dite d'abord par une voix, puis reprise en chœur. S'ensuit alors un brouhaha qui commente la réaction du peuple à l'annonce.*

**JÉRÉMY POT** – C'est un événement incroyable qui se prépare ; un noble événement dont nous suivons chaque préparatif et que Radio-Radio vous retransmet dans les moindres détails. Un spectacle monarchique sans précédent puisque d'ici deux jours nous allons assister au couronnement non pas d'un roi, comme c'était le cas avec Philibert, Joseph, Gontran, René, Gaétan, Isidore, Ulrick, Léon et tant d'autres, mais d'une toute jeune reine, La reine Désirée, fille de notre feu bien-aimé roi Edward, qui s'est éteint paisiblement d'une gangrène foudroyante.

Sautez Madame, dans votre plus belle robe d'hermine, vous Monsieur, dans votre apparat le plus clinquant, car c'est en grandes pompes que nous allons célébrer ce jour tant attendu par la population, l'événement majeur et populaire où les plus grands côtoient les plus humbles. Aux quatre coins de notre bien-aimé royaume, Radio-Radio vous propose la diffusion d'un « sacré sacré ». Alors rendez-vous demain pour une journée...sans fin.

C'était Jérémie Pot, tout excité, en direct du bas de la tour des gardes. A vous Radio-Radio

**LA MONITRICE** – Bonjour bonjour. Aujourd'hui, nous devons revoir l'ensemble des règles protocolaires. C'est la proto-école du protocole. Alors oui, donc, j'ai listé une petite série de mini questions à vous poser...

**DAISY** - Qui le demande ?

**LA MONITRICE** - Le protocole. Oui, c'est le protocole qui veut que vous suiviez le protocole. Le protocole indique ce que vous devez faire et quand vous devez le faire.

**DAISY** - Il ne dit pas pourquoi.

**LA MONITRICE** - Qui ? Le protocole ?

**DAISY** - Oui, le protocole.

**LA MONITRICE** - Non, le protocole ne renseigne pas du pourquoi, mais du comment.

**DAISY** - Qui renseigne du pourquoi ?

**LA MONITRICE** - Je ne sais pas. Moi, je suis le protocole.

Première situation. Vous vous promenez dans les rues, heureuse et charitable. Soudain, vous croisez un citoyen qui ne se découvre pas lorsqu'il vous voit. Que faites-vous ? Réponse A : C'est vous qui vous découvrez. Réponse B : Vous le giflez. Réponse C : Vous le faites enfermer et lui confisquez ses biens.

**DAISY** – A, je me découvre.

**LA MONITRICE** - Là, je sais que vous l'avez fait exprès, pour me taquiner. Bon, celle-ci comptait pour du beurre. Deuxième ques-

tion, et cette fois-ci c'est du sérieux. Attention, écoutez bien. Lors de votre couronnement, c'est-à-dire demain, le conseil des sages vous remet la clé de la cité. Oulala ça va être grandiose. A l'unisson, ils prononcent la formule. Simul professum ecta dexi optimum. Vous leur répondez. Réponse A : Nictum optimum. Réponse B : Gentilis nictum optimum. Ou réponse C : Opératum nictum optimum. Alors ? C'est facile.

**DAISY** – Disparum instantanum. Sors d'ici immédiatement !!!

**LA MONITRICE** sort en courant

**LA MEURTRICIÈRE** – Je tue il. Il tue je. Elle tue nous. Elle nous tue. Elle vous tue... La meurtricière.

Qui-est-elle-que-veut-elle-d'où-vient-elle-où-va-t-elle, cette meurtricière ? Du fond des âges racontent les uns. Des terres interdites proclament les autres. A t-elle seulement un âge et un visage ? Elle serait belle et ténébreuse disent les anciens. Elle monterait en amazone une bête noire et ailée, ajoutent les légendes. Elle armerait le bras de cent mille guerriers. Existe t-elle seulement ? Assurément.

Meurtricière est une fonction d'excellence, savez-vous ? Car il n'est pas si aisé d'occire son prochain. De l'occire sans perdre son sang-froid, sans ciller. Et sans culpabilité. Sans cette culpabilité qui gâche tout, qui rend le meurtre caduc. Or, un meurtre ne peut pas devenir caduc. Un meurtre est un meurtre. On n'annule pas

un meurtre, vous comprenez. La fin du meurtre c'est la fin de l'humanité. Et toujours l'humanité a tué. Toujours. C'est dans sa nature profonde.

*Elle sort*

**LE SAGE** – Des bruits courent que tu serais souffrante. Est-ce vrai ?

**DAISY** - Je voudrais parler...Je voudrais...s'il vous plaît...j'ai quelque chose à dire...écoutez-moi. A coup sûr vous allez mal le prendre...écoutez-moi. Je ne peux pas être votre reine. Je ne veux pas être votre reine. Je suis désolée. Je vous aime beaucoup, c'est vrai, vous comptez pour moi, soyez-en assurés. Mon père, lui, était un vrai roi. Juste, courageux...il méritait sa place. Comprenez alors que je ne sois pas à la mienne. Je ne suis pas mon père, seulement sa fille voyez-vous. Je n'ai pas le droit de vous tromper.

**LE SAGE** - Les textes disent : Le descendant direct. Tu n'as pas le choix. Que tu veuilles ta place ou non nous importe peu. Tu as un devoir, accomplis-le. C'est ce que nous te demandons.

**DAISY** – C'est absurde.

**LE SAGE** - Tu insultes les textes !

**DAISY** – Vos textes ne laissent-ils aucune place à l'indulgence ? Vos textes sont des prescriptions qu'il faut suivre quand il est possible de les suivre, mais qu'advient-il lorsque les circonstances

pèsent lourdement en leurs défaveurs ? Quelle est l'alternative ?

**LE SAGE** – Les textes sont les textes. Les textes ne se soumettent pas.

**DAISY** - J'implore votre sagesse.

**LE SAGE** - Une reine n'implore pas. Montre-toi à la hauteur du rendez-vous.

*le sage sort*

**LE PREMIER LE SOLDAT** - Premier soldat au rapport. Primo, et en guise de prologue : Ce n'est pas parce que nous sommes au grand air que nous sommes pour autant plus tranquilles. Sachez que nous profiterions bien d'une auberge fleurie et d'une rôtissoire assortie. Ça c'est dit. Notre ennemi, quoiqu'invisible jusqu'alors, ne nous laisse aucun repos. Nous le supposons coriace et hardi. C'est pourquoi, en sus des patrouilles qui n'ont pas la trouille, j'ai pris la liberté de faire dresser un champ de leurres. Rien à voir avec les crêpes. Ce sont un millier de soldats de paille, sorte d'épouvantails effrayants, qu'intimident et déconcertent à coup sûr les plus terribles guerriers. Enfin, au moins les premières secondes, parce que, inévitablement, une fois l'effet de surprise passé... Bref, comme vous le constatez, nous avons l'âme à tenter quelques diversions et ma foi nous n'en sommes pas peu fiers. Je sollicite, pour parer aux désœuvirements des plus faibles d'entre nous, quelques tonneaux de bières blondes et corsées, ainsi qu'une pleine cantine de jeux

de dés, jeux de cartes, jeux de fléchettes et de petits chevaux. Voici la liste complète. Et le petit tas, ici, ce sont mes notes de frais. Pouvons-nous compter sur votre divine bonté ?

**DAISY** - Vous pouvez.

**LE PREMIER LE SOLDAT** – *avant de quitter la reine* Ah, nous ne déclarons aucune perte. Tout de même. Fin du rapport et bonne journée.

*Il sort*

**LE RÉGISSEUR** – Où en est-on ?

**LE GONFLEUR DE BALLONS** - On n'a jamais été aussi près de la fin, patron.

**LE RÉGISSEUR** – Ce n'est pas une réponse satisfaisante. Toi, que reste-t-il ?

**LE GONFLEUR DE BALLONS** - Des bricoles.

**LE RÉGISSEUR** - Bricoles ? On a dit : « Aucun détail dans la gueule du hasard ». Il s'agit du protocole, pas de bricoles, nom de dieu.

**L'ANNONCEUSE** - Maître, l'honorable Ferdinand vous prie d'accepter six faucons savants, et rend hommage à la future reine.

**LE RÉGISSEUR** – J'accepte. Dites-lui que j'accepte, que la reine aussi accepte. Que nous acceptons. Où est la clé ?

**LE PRÉPARATEUR DE CLÉ** - Ici !

**LE RÉGISSEUR** - Faites voir...Montrez-la moi. Quel imbécile ! Le coussin n'est pas le bon coussin. Celui-ci est jaune, n'est-ce pas. Et celui que nous voulons est...bleu.

**LE PRÉPARATEUR DE CLÉ** - Bleu clair, bleu foncé ?

**LE RÉGISSEUR** - Bleu ! Simplement bleu.

**LE PRÉPARATEUR DE CLÉ** - Oui, bleu.

**L'ANNONCEUSE** - Maître, le noble Giuseppe envoie quatre carrosses d'argent et vous prie d'adresser à la jeune reine toute son admiration.

**LE RÉGISSEUR** - Remerciez-le pour ça et dites-lui en retour qu'il sera bien assis à la cérémonie. Qu'est-ce que c'est que ça ?

**LA PRÉPARATRICE DE PÉTALES** - Les cent vingt et un pétales.

**LE RÉGISSEUR** - Les pétales ? Ha oui, les pétales. Combien ?

**LA PRÉPARATRICE DE PÉTALES** – Cent vingt et un.

**LE RÉGISSEUR** - Je vous ai entendu dire « les 122 pétales »

**TOUS** - Cent vingt et un.

**LE RÉGISSEUR** - J'ai entendu 122. Je suis sourd ?

**LA PRÉPARATRICE DE PÉTALES** - Non.

**LE RÉGISSEUR** - Recomptez !

**LA PRÉPARATRICE DE PÉTALES** - Mais, j'ai déjà...

**LE RÉGISSEUR** - Recomptez. Pas « discuter », pas « contredire » mais

**LA PRÉPARATRICE DE CLÉ** - Aucun.

**LE RÉGISSEUR** - Redites-moi ça.

**LA PRÉPARATRICE DE CLÉ** - Aucun.

**LE RÉGISSEUR** - Doute

**LA PRÉPARATRICE DE CLÉ** - Doute.

**LE RÉGISSEUR** – *regarde sur sa liste de noms* **Wilfried !!**

**WILFRIED** – *dans son dos* **Présent !**

**LE RÉGISSEUR** - Ah, oui, bon, je ne vous avais pas vu.

**WILFRIED** - A votre service.

**LE RÉGISSEUR** - Encore heureux.

**WILFRIED** - Et, qui a-t-il pour votre...service?

**LE RÉGISSEUR** - Je vérifie que vous répondiez bien à l'appel de votre nom.

**WILFRIED** - Je crois que oui.

**L'ANNONCEUSE** – Maître, les seigneurs Brumel, Liadov et Bononcini offrent chacun un petit coffret de bijoux et espèrent un entretien avec la reine dès que possible.

**LE RÉGISSEUR** – Elle dit merci pour les coffrets et elle ajoute qu'elle les recevra. Ils n'ont pas à s'en inquiéter c'est prévu. Tout est prévu. Tout. *à un autre* **Vous là, venez me voir. Que faites-vous ? Vous**

ai-je confié une mission ?

**UNE OUVRIÈRE** – Vous voulez dire...quelque chose à faire ?

**LE RÉGISSEUR** - La jeune reine, ses préparatifs, où en est-elle ?

Quelqu'un peut-il aller voir ce que fiche la jeune reine ? à *La guetteuse*

Oui, vous, allez-y...discrètement. Très discrètement. Je vais mourir,

moi. Hep là ! Vous comptez garder ça sur vous ? C'est scanda-

leux, c'est horrible et ça vous fait un gros ventre. Allez passez autre

chose. Oust ! Wilfried !

**WILFRIED** *dans son dos* - Présent.

**LE RÉGISSEUR** - C'est bien. Très bien.

à un autre Ôtez-moi ces ballons ! Qui vous a dit de faire ça ?! C'est

une cérémonie d'intronisation, pas une kermesse. Ôtez-moi ces

ballons ridicules. Presto ! Cherie ! Le discours ! Voilà ! A s'occuper

du travail des autres, on en oublie le sien. Cherie de cherie et de

cherie. Wilfried !!

**WILFRIED** - Ici.

**LE RÉGISSEUR** - Apportez-moi un parchemin, une plume d'au-

truche, du vin rouge et des glaçons. Fissa. Et un siège ! Nom de

dieu, on a rien pour s'asseoir !

**L'ANNONCEUSE** – Maître, la gracieuse épouse de lord Timpton fait

don du « Petit ange aux enfers » un tableau d'une grande valeur, et invite notre jeune reine à passer quelques jours à la campagne.

**LE RÉGISSEUR** – Elle y songera...dans quelques années. Et donnez-lui une invitation officielle, c'est tout ce qu'elle attend cette vieille peau. Holà Holà, tout doux l'ami, qu'est-ce que vous transportez là, sans permission ? Je peux savoir ?

**LE PORTEUR DE FIOLE** - Une fiole, je crois.

**LE RÉGISSEUR** - Je le crois aussi l'ami. Et qu'est-ce qu'il y a donc dans cette fiole...sans étiquette, hein ?

**LE PORTEUR DE FIOLE**- Un liquide je présume.

**LE RÉGISSEUR** - Vous êtes perspicace. Qui vous l'a donnée ?

**LE PORTEUR DE FIOLE** - Le maître parfumeur, c'est à dire mon maître.

**LE RÉGISSEUR** - Ouvrez. Reculez. Non, pas vous, les autres.

**LE PORTEUR DE FIOLE** - J'ouvre

**LE RÉGISSEUR** - Doucement

**LE PORTEUR DE FIOLE**- J'ouvre doucement. Et rien ne se passe.

**LE RÉGISSEUR** - M'ouais...

**LE PORTEUR DE FIOLE**- Vous voulez sentir ?

**LE RÉGISSEUR** - Vous, sentez.

**LE PORTEUR DE FIOLE** - Orange, tilleul, menthe...

**LE RÉGISSEUR** - Et ?

**LE PORTEUR DE FIOLE** - Une pointe de réglisse.

**LE RÉGISSEUR** – Ça va. *aux autres* C'est bon, on reprend. Allez, on reprend j'ai dit.

**WILFRIED** - Le siège, la plume, le vin, les glaçons.

**LE RÉGISSEUR** - Pas d'encre ?

**WILFRIED** - Pas d'encre.

**LE RÉGISSEUR** - Et je fais comment pour écrire ? Avec de la fiente de pigeon ?

**LA GUETTEUSE** - C'est fermé. Pardon, mais la porte de la jeune reine est fermée. Clac clac.

**LE RÉGISSEUR** - Collez votre oreille !

**LA GUETTEUSE** – C'est fait. Rien entendu.

**LE RÉGISSEUR** - Regardez par le trou de la serrure. *À la préparatrice de pétales* Vous, vous recomptez, hein.

**LA GUETTEUSE** - La clé est dedans, de l'autre côté de la serrure, et on n'y voit rien, c'est nuit noire.

**LE RÉGISSEUR** - Frappez à la porte, idiot. Dites que c'est moi qui m'inquiète et demandez des nouvelles.

**LA GUETTEUSE** - J'ai fait comme vous dites, j'ai frappé.

**LE RÉGISSEUR** - Frapper comment ?

**LA GUETTEUSE** - Toc toc toc, et toc aussi.

**LE RÉGISSEUR** - Et rien ?

**LA GUETTEUSE** – Rien.

**LE RÉGISSEUR** - Impossible. Vous ne savez pas frapper. *À un autre* Vous, allez-y. Frappez jusqu'à ce qu'on vous ouvre, c'est compris ?  
*à L'annonceuse* Quoi encore ?!

**L'ANONCEUSE** – C'est la confrérie des maîtres d'armes qui offre sept coupelles d'argent, serties de pierres précieuses, comme le veut la tradition. Quant à la confrérie des gens de biens, elle a déposé grande quantité de rares étoffes. Et il y a aussi la confrérie des ébénistes et charpentiers réunis...

**LE RÉGISSEUR** – Oui, oui, oui. Remerciez-les et rangez-moi tout ça, occupez-vous les mains, trouvez des gens et stockez.

**LE RÉGISSEUR** - Qui s'occupe de l'oriflamme et des bannières ? *Wilfried réapparaît avec une coupelle qu'il tend au régisseur* Qu'est-ce que c'est ?

**WILFRIED** - De la bonne fiente de pigeon, Monsieur. Fraîchement cueillie.

**LE RÉGISSEUR** - Wilfried, c'est ça ?

**WILFRIED** - Absolument.

**LE RÉGISSEUR** – Faites-moi penser de vous jeter par la fenêtre.

**WILFRIED** – Tout à fait, Monsieur.

**LE RÉGISSEUR** – On s'active, on s'active. On ne lâche rien.

**DAISY** - « Les Textes ne se soumettent pas. Les Textes ne se soumettent pas. »

Quoi de pire. Ils ne se soumettent pas parce qu'aucun ne les a soumis. Attendez que mon bras ne s'arme et ne les égorge. Attendez seulement qu'ils baignent dans leur sang, et vous apprendrez que vos Textes n'abritaient que des auges à porcs.

Vos lois craignent le genre humain. Je les dévore avec la passion du fou. Vos lois m'habillent et me condamnent. Je les dépouille jusqu'au cœur. Ils exigent de moi une reine. Trop aimable.

De quelle sorte de reine s'agit-il, au juste ? De celle qu'on engraisse et qu'on caresse en appuyant trop fort ? De celle que l'on pousse du balcon les jours de fête, et qui bredouille le discours d'un autre ?

Jamais !

Une reine qui porte la culotte jaunie d'un Royaume « sans tache » ?

Jamais !

Une reine qui inaugure les bibliothèques pour vieilles dames osseuses et les parcs pour enfants malades ?

Jamais !

Une reine qui ignore tout de vos décisions souterraines et de vos arbitrages obscurs.

Jamais !

Ne vous gênez pas, baissez vos pantalons au gré de vos intérêts, sauvez vos fesses en pinçant celles de la domestique.

Je vous épie.

Je suis dans ma vingtième année et vous ne chevaucherez pas mon corps, qui est plus beau que vous.

Venez me voir, mes amis trop sincères, venez jouer les sujets trop honnêtes et trop purs. Approchez encore, que je vous étouffe. Vous ne vous partagerez pas mes restes à ma propre table. Je les sens, vos pensées obscènes, vos mains visqueuses et vos parfums de complaisances. Si je suis reine, je vous ferai brûler et c'est moi qui irez en enfer. Je veux oublier tous les hommes. Je veux oublier tous les hommes. Tous les hommes.

**LA NOURRICE** – Qu'est-ce que tu mijotes et chuchotes ? Ne parle pas toute seule, tu m'inquiètes. Si la folie s'est emparée de toi alors qu'elle me prenne aussi. Que je comprenne ce que tu dis, que je voie les gens que tu vois et que j'entende ce que tu entends. Depuis combien de temps n'as-tu pas mangé. 10 jours ? 100 jours ? 1000 jours ? 100 000 jours ? Tu es le chef de la cité à présent ; Bientôt tu seras sacrée. Tu dois te laver, te changer, te couper les ongles, présenter bien et discourir. Ensuite de quoi, tu devras recevoir le conseil des sages. Comment faire si tu ne manges rien. Tiens, ronge au moins cette carotte.

**DAISY** - Je n'ai pas faim.

**LA NOURRICE** – Mes seins sont gorgés de lait. Tu veux goûter?

**DAISY** - Ni lait, ni carotte, sois remerciée nourrice.

**LA NOURRICE** – Allez !

**DAISY** – N'insiste pas.

**LA NOURRICE** – Tu es heureuse ?

**DAISY** – N'insiste pas.

**LA NOURRICE** - Si tu veux parler, je suis à la cuisine.

**DAISY** - Je sais, nourrice.

*La nourrice sort*

**VIL BREQUIN** - Les comptes ne sont pas foli-folon, le trou se creuse de lui-même, les chiffres s'en vont mourir dedans et appellent au secours, ne les entendez-vous pas ? « Au secours, au secours... » Nous sommes, pardon, vous êtes atrocement endettée et, à part ne rien faire, je ne vois pas bien. Mais enfin « Ignorer la dette c'est réveiller la bête », disait mon premier patron, le duc de Stonk.

**DAISY** - A qui avons-nous emprunté de la menue monnaie ?

**VIL BREQUIN** - L'affaire est bien trop vieille, comment voulez-vous qu'on s'en souviene, c'est arrivé dans un temps où l'on n'aurait pas pensé à consigner ce genre de détail. Avant, quand on empruntait, aussitôt on remboursait, pas besoin de tenir un carnet, pas vrai. Aujourd'hui c'est autre chose.

**DAISY** - Et nous, avons-nous prêté ?

**VIL BREQUIN** - Oui, c'est possible, mais là aussi aucun souvenir de la transaction. Et si vous ne réclamez pas, on ne vous rend pas, pensez bien.

**DAISY** - Alors nous sommes au plus mal. Et je ne peux rien faire, juste rester là et vous écoutez m'assassiner les tympans. Allez-vous en monsieur, allez loin de moi, prenez le vent et ne me prenez pas pour complice de vos mensonges.

**VIL BREQUIN** - Je ne peux pas il pleut des cordes et je n'ai aucune envie de me pendre, pas vrai. Laissez-moi réfléchir à cette situation. Laissez-moi trouver de quoi reprendre la main. Nous avons très certainement quelques avantages que nous ignorons ; je vous garantis que si c'est le cas, je mettrai le pied dessus ; En attendant je vais réquisitionner. Soustraire. Extraire. Je suis votre humble extracteur, pas vrai.

**DAISY** - Qu'allez-vous extraire, monsieur ?

**VIL BREQUIN** - Des biens, monsieur. De l'or pour commencer.

**DAISY** - Et où comptez-vous le prendre, monsieur ?

**VIL BREQUIN** - Ni chez vous, ni chez moi, mais chez eux.

*il montre le public*

**DAISY** - Alors ils en manqueront...pas vrai ?

**VIL BREQUIN** - Le peuple veut son pain, son sel et son soleil. Qu'a t-il à faire de son or ? En lui prenant son or, je lui garantis...au moins le sel ; c'est un début, pas vrai.

**DAISY** - C'est vous qui n'êtes pas vrai. Bonsoir.

**VIL BREQUIN** - **Service** *Il s'incline et sort*

**LA MEURTRICIÈRE** - Nous ! C'est-à-dire je plus vous, sommes soumis à la loi...La loi du plus fort. Il ne s'agit pas là d'un concept, vous l'aurez bien saisi, mais d'une réalité. D'un fait très établi. D'un côté les dévoreurs, de l'autre les dévorés. Sans l'un, l'autre ne peut pas exister; Il doit y avoir cohabitation. Le plus souvent, et je fais l'impasse sur les maigres cas contraires, les dévoreurs sont en nombre très inférieurs aux dévorés. Très très inférieurs. Dans certains cas, on peut compter 2 ou 3 dévoreurs pour 150 000 dévorés. Peu importe car, par nature, le dévoreur a bon appétit et bonne éducation. Il laisse donc son assiette vide et au besoin, car il sait faire preuve de solidarité, termine celle de son voisin. En somme, aucune chance d'y échapper. A moins de sortir de l'assiette. Ou de ne pas y entrer, ce qui évite d'en sortir. Attention, je vois des yeux qui pétillent mais l'affaire est coriace ; d'une part parce que, sortir de l'assiette ou ne pas y entrer nécessite d'admettre que nous puissions échapper à notre sort. Et d'autre part, braves gens, si vous décidez de cette aventure, vous devenez l'opposant. C'est-à-dire la proie, et du dévoreur, évident, mais aussi celle du dévoré. L'opposant à la merci de tous. Merci à tous. Courage pour les uns, résignation pour les autres.

**LA MONITRICE** – *Elle débarque en trombe, tout excitée et en oubliant les civilités d'usage* Laissez-moi vous instruire sans vous ennuyer. Levez la main et arrêtez-moi dès qu'un détail vous échappe. Sermonnez-moi si je dis une bêtise, parfois cela arrive. Et bavardons comme le feraient de vraies amies. Je commence. Tenez, ce qui est bien avec le pouvoir, par exemple, c'est que vous pouvez faire ce que bon vous semble. Vous pouvez, je ne sais pas, changer toutes les tapisseries, vous lever à pas d'heure, vivre des amourettes sans lendemain, commander une pizza géante...et personne ne trouvera à redire. Au contraire, en un clin d'oeil, vous lancez une mode. C'est dément.

**DAISY** – Dément...

**LA MONITRICE** – Vous avez la tracouille, c'est classique. Donnez-moi un jour et une nuit pour vous faire changer d'avis. Passé ce délai, si je ne parviens à rien, je me jetterai du haut de la falaise.

*Elle rit*

**DAISY** – Dans ce cas, prépare-toi à mourir.

**LA MONITRICE** – Mais non, mais non, je n'aurai pas à le faire car je vous fais confiance, Désirée. Vous êtes très très forte et je sais que vous allez y arriver, parce qu'au fond de vous, même si vous l'ignorez encore et ce n'est pas grave, vous en avez très envie. Qui n'aurait pas envie de devenir la reine de tout un Royaume ? La personne la plus admirée, la plus adulée, la plus acidulée. Allez, Il faut vous lancer. Tenez, levez-vous. Pour mieux comprendre ce qui vous attend, nous allons faire un jeu. Je suis vous. Juste pour le jeu bien sûr – *elle rit* –

**DAISY** – Je te la donne. Ma place, je te la donne. *elle se lève et propose sa place à la monitrice*

Et bien ? Vas y ! Fais ta maligne ! Fais ta grognasse, ta pétasse, ta putasse, ta putréface ! Allez quoi ! Pose ton gros cul là-dessus ! La monitrice sort en courant Limace !

**LE SAGE** – Nous nous sommes laissés dire que vous rencontriez certaines difficultés.

**LA MONITRICE** *devant le conseil des sages* – J’ai fait tout mon possible, et plus encore croyez-moi. Nous avons affaire à un esprit retors. Elle ne veut pas. Elle ne veut ni des instructions, ni des conseils, ni du protocole, ni de vous, ni de moi... Au début elle faisait mine de s’intéresser...A présent, elle m’ignore. Vous me connaissez, je suis très investie, très professionnelle, je ne rechigne ni à la tâche ni face à l’adversité. Mais là, c’est au-dessus mes forces. Je suis vidée. Je vous présente ma démission.

**LE SAGE** - Refusé.

**LA MONITRICE** - Je voudrais retourner chez ma mère, s’il vous plaît, peut-être reprendre des études, me trouver un gentil mari...

**LE SAGE** – Refusé.

**LA MONITRICE** – D’accord, je comprends, dans ce cas trouvez-moi un autre emploi. Aux cuisines par exemple ou aux écuries, à la serurerie, chez le bottier, le teinturier...

**LE SAGE** - Vous allez la convaincre de prendre la clé, de porter le manteau, la couronne, le royaume et tout ce qui va avec. Ou je vous plante sur une montagne avec un troupeau de brebis. C'est clair ça ?

**LA MONITRICE** – S'il vous plait...

**LE SOLDAT** - Premier soldat au rapport. La rosée du matin ouvre l'appétit et enveloppe de son parfum la forêt endormie. ça, c'est dit. Depuis quelques jours et autant de nuits, nous sommes campés au sud-sud de la petite chapelle. Les camarades-soldats ont investi les arbres avoisinants, ce qui nous offre une vue imprenable sur les trois monts rocheux, passages obligés de potentiels envahisseurs. L'entente des hommes avec les hommes est cordiale et bon-enfant. A noter, et c'est sans doute la clé de la réussite, que je n'ai laissé pénétrer aucune femme, qui, soit dit entre nous, aurait à coup sûr troublé la paix intérieur de notre campement. Toutefois, quelques uns d'entre eux ne sont pas encore rentrés d'une course d'orientation organisée par mes soins, car, oui, j'ai pris l'initiative d'apporter aux soldats de la distraction tout en les gardant en condition. Si d'ici demain, ils manquent toujours à l'appel, je détacherai un commando-chercheur qui partira, sac au dos et sourire aux lèvres, à leur rencontre. Ils auront un gage, cela va sans dire. Fin du rapport. *Il sort.*

**LA NOURRICE** - Tu as demandé après moi ?

**LE RÉGISSEUR** - En effet, oui. J'envoie mes gens frapper à sa porte.

Aucune réponse. Je lui demande audience. Refusée. C'est une plaisanterie ?

**LA NOURRICE** - Elle ne veut personne. N'insiste pas.

**LE RÉGISSEUR** – Enfin, moi !! Bon sang !

**LA NOURRICE** – Personne, je te dis.

**LE RÉGISSEUR** - C'est du grand n'importe quoi ; voilà.

**LA NOURRICE** - C'est comme ça.

**LE RÉGISSEUR** - J'ai grand besoin de m'entretenir avec elle. Dis- lui.

**LA NOURRICE** - Elle a grand besoin de ne pas s'entretenir avec toi.

**LE RÉGISSEUR** – Tu es sa nourrice, non ?

**LA NOURRICE** – C'est encore dans mes attributions.

**LE RÉGISSEUR** – Écoute. Toi et moi, nous sommes collègues, n'est-ce pas. Alors conseille- la de me recevoir.

**LA NOURRICE** – Ce n'est pas dans mes attributions.

**LE RÉGISSEUR** - Je sais être généreux. Donne ton prix.

**LA NOURRICE** – J’ai entendu ce que j’ai entendu ou un courant d’air a- t-il meurtri mon oreille ?

**LE RÉGISSEUR** – Je te présente mes excuses, c’était maladroit. Est-elle souffrante ?

**LA NOURRICE** - Je le saurais.

**LE RÉGISSEUR** - Bien, bien, tant mieux. C’est une bonne nouvelle. Alors je te confie cette liste et te prierai...

**LA NOURRICE** – Aucune transmission.

**LE RÉGISSEUR** - Merde à la fin ! Comment je termine mon boulot ?

**LA NOURRICE** - Tu es régisseur, tu sauras faire.

**LE RÉGISSEUR** – C’est du sabotage !

**LA NOURRICE** – Entends- le comme bon te semble. *elle sort*

**LE RÉGISSEUR** - Ce n’est pas bien net tout ça. Non, pas bien net. C’est ce que je dis. Pas net du tout. Il ne faudra pas venir s’en prendre à moi s’il y a des ratés. Et il y en aura, tu peux me croire. En quittant les lieux A t-on vu une cérémonie sans répétition ? Non, jamais. Jamais. De qui se moque t-on à la fin !

**GRAND-MÈRE** - Ma fille, je suis vieille, tu es jeune, donc je parle

et tu écoutes. Tu sais qu'il te faut prendre un époux avant qu'il ne te prenne, c'est la règle. Et le plus tôt sera le mieux, crois-moi. J'ai préparé une liste et il n'en reste qu'un. Lui. *elle lui montre un nom sur la liste*

J'ai averti sa famille, qui, soit dit en passant, banco, espérait bien cette alliance.

C'est un pochtron, un paresseux, un coureur de belles robes et un dépensier. Un abject personnage. Mais, car il y a un « mais », il est aussi pétochard et là on marque un point. Sans compter qu'il n'a aucune autre ambition que de se faire mille plaisirs, et là, deux points. Tu le laisses tranquille, il te laisse tranquille.

Kapisch ? Bel avantage, n'est-ce pas ? Il n'aura qu'à te fourrer de temps à autre et avec un peu de chance, il sortira de ces fornications passagères un bel héritier tout beau tout neuf, quoique « beau » ce n'est pas certain, mais on s'en bat l'œil.

Je lui ai attribué ses appartements suffisamment loin des tiens pour que ses agissements de viande saoule en rut ne viennent pas troubler ton labour de reine. Quand nous aurons besoin de lui pour quelques apparitions officielles, et bien nous le sonnerons. Surprenant, il sait être élégant, le bougre, et parler bien sans trop d'effort.

Nous n'attendrons rien de plus. S'il s'avise de mettre le bout de son nez dans les affaires du pays, d'émettre le plus petit commentaire, de prendre parti, de passer sa tête dans un encadrement de porte, nous la lui couperons...la tête.

Hop, sorti du jeu, l'artiste.

Ce ne sont pas les maris qui manquent.

Quant à l'épanouissement de ta chair, ma petite, j'ai établi une sélection d'amants et de maîtresses, il faut pratiquer les deux camps, crois-en mon expérience. Ils sont notés de huit à dix. Et je me suis laissée aller ici à quelques commentaires.

Qu'est-ce qui t'attriste ?

**LADY DAISY** - Je t'aime bien grand-mère. Tu parles sans détour et je mesure l'affection que tu me portes. Alors permets- moi d'être sincère à mon tour. Mon père n'a eu qu'une fille. Je sais qu'au fond de lui ça ne l'a pas totalement comblé. Je n'y puis rien. Je suis chez moi et pourtant je n'y suis pas. Je dois devenir reine mais n'en serai que l'ombre. Te rends-tu compte que je vais mentir à tous, et pour commencer à moi-même ?

**GRAND-MÈRE** - Pleure ma fille, et ils seront émus. Tu dois t'attacher les faveurs de ton peuple. Une reine pleure et mille mouchoirs apparaissent. Une reine, une vraie, a une place dans le cœur de chaque famille, chaque commerce, chaque endroit de la cité, et pour peu que tu les considères, ils te seront fidèles à jamais. Maintenant je vais t'instruire d'un danger. Méfie-toi de ces petits princes, ces arrivistes, cette noblesse sans cœur, ceux-là qui te courtièront dès demain et dont tu ne pourras pas te défaire. Les sangsues à la gueule enfarinée.

Eux, ce sont des chiens. Ils lèchent tes pieds le jour et la nuit, devorent ton âme. Ne leur tends pas la main. Négocie, échange, fais

des affaires, mais à ceux-là, ne promets et ne donne rien. Laisse-les à leurs jeux de cupidés et de malhonnêtes, trouve leur point faible, épuise-les et pique à vif. A ces vipères, n'entre jamais dans leur confiance car c'est pour mieux pénétrer la tienne. Ne crois pas en leur amitié, et moins encore en leur détresse.

Aucune empathie, ma fille. Aucune empathie.

Un ennemi respectable est un ennemi qui se montre au grand jour, et qui t'affronte en face. Celui-là, tu le reconnais et tu le respectes. Les autres ne sont que trahison et lâcheté. Ils inspirent le dégoût. *elle crache* Tu auras de faux amis autant que de cheveux sur le crâne et des ennemis véritables moins qu'une main ne compte de doigts.

**LADY DAISY** - Mon ciel est verrouillé grand-mère. Il n'y a ici aucun espace qui m'appartienne. Tous veulent me prendre, m'arracher, me dépecer corps, tête, bras, force et cœur... Ils ont accroché sur mon toit un nuage d'hiver. Rien n'y fait, je ne m'appartiens plus.

**GRAND-MÈRE** – Te voilà au service d'un royaume et d'un peuple, ma tendre chérie.

**DAISY** – Te souviens-tu quand j'étais petite fille, des étoiles que nous comptions, toi et moi, allongées dans l'herbe grasse du parc?

**GRAND-MÈRE** – Et alors nous ne fermions pas l'œil de la nuit. Et j'apportais sous ma cape des pâtisseries, du pain de seigle et du fromage.

**TOUTES LES DEUX** – Comptons, comptons, jusqu’au chant du coq, comptons. Et quand toutes comptées nous les aurons, alors seulement...dormons.

**DAISY** – Sais-tu que moi, toujours je les compte, nos étoiles. Et...Et Ecouter chanter la pluie, te rappelles-tu ?

**TOUTES LES DEUX** – La pluie qui apaise. La pluie qui protège Qui fait comme un rempart entre nous et le monde.

**DAISY** – La pluie nourricière, si je règne, jamais plus je ne l’entendrai. J’aurai beau faire, mon corps et mon esprit tout entier seront emportés ailleurs.

**GRAND-MÈRE** – Désirée, ton prénom signifie « aspirer à ». Voyons si tu le portes bien ce prénom et dis-moi un peu à quoi tu aspires.

**LADY DAISY** – Je veux ma liberté grand-mère. Je veux un bateau rien qu’à moi. Et je veux le conduire.

**GRAND-MÈRE** – Et tu dis cela avec tellement de détermination. C’est une...très grande décision, en effet. Qui nécessite beaucoup de courage. Y a t-il quelque chose ou quelqu’un qui puisse te faire renoncer...à cette idée folle.

**LADY DAISY** - Non grand-mère. Je suis désolée.

**GRAND-MÈRE** – Je les empêcherai de t’empêcher. Compte sur moi.

*Elle sort*

**JÉRÉMY POT** - Je suis en direct d’un palais froid comme la glace et triste comme la mort ; La jeune reine est toujours confinée dans ses appartements et rien ne nous permet d’accéder à l’information. Pas la moindre petite lueur de commérage ne dépasse. Sa suite et sa clique, elles aussi, sont absentes. Quant au cuisinier, il ne fera aucun commentaire, si ce n’est sous la torture. C’est donc la désolation qui règne ici. Je couve moi-même un rhume pas très catholique. C’était Jérémie Pot, pour Radio-Radio.

**LE SAGE** – Vas-tu te montrer enfin ? Le conseil s’impatiente. Et nous réclamons ta présence dans les plus brefs délais. Tu dois signer le Grand Livre qui reconnaît notre légitimité.

**DAISY** - J’admire votre zèle.

**LE SAGE** – Pur protocole.

**DAISY** - Est-ce que je pourrai encore compter les étoiles sans me soucier du reste du monde et de ces affaires qui m’ennuient ?

**LE SAGE** - D’autres les compteront à ta place.

**DAISY** - Vous ne comprenez pas madame-monsieur. Vous ne comprenez rien.

**LE SAGE** – Nous, le conseil, avons la charge de faire prospérer le royaume, d’assurer la succession, de veiller à l’intégrité et à la sécurité de chaque citoyen, si petit et si minable soit-il, de vérifier les comptes et d’approuver les décisions, qu’elles soient militaires, économiques ou sociales... » *fin de la réplique ad libitum*

**DAISY** - Taisez-vous ! Je ne comprends rien.

**LE SAGE** – Tu n’écoutes rien.

**DAISY** – Voilà, je n’écoute rien, vous avez raison. Et bien habile celui qui pourra m’y contraindre, madame-moniseur. Je ne vous ai rien demandé.

**LE SAGE** – Tu n’es qu’une petite...*elle retient ses mots*

Tu n’as rien de l’étoffe qui faisait la gloire de votre lignée. Ni fine, ni gracieuse, ni aimable. Et tu n’as à la bouche qu’indécision et égoïsme. Veux-tu que je gâte le portrait ? Regarde tous ces gens en bas. Que crois-tu qu’ils attendent ? Que penses-tu qu’ils espèrent ? Depuis la mort de ton père, ils ont les yeux rivés sur nous, ceux d’en haut, et sur toi, petite lady. Ils sont prêts à t’aimer, prêts à te suivre et à te soutenir, si en échange, tu leur montres un peu de gratitude. Ce n’est pas difficile à entendre. Cette logique-là te dépasse t-elle aussi ? Ta fidélité en échange de leur fidélité, c’est tout ce qu’on te demande.

**DAISY** – C’est tout ? Vraiment ?

**LE SAGE** – Prends garde. Je suis encore en âge de te donner une bonne fessée. Oui, une bonne fessée. *Elle sort*

**LA MEURTRICIÈRE** - Citoyens, chers frères, oiseaux de misère, monsieur le cardinal des églises du royaume, monsieur le général des grandes armées, messieurs les sinistres, mesdames les soubrettes de messieurs les sinistres, peuple aveugle et sourd ! N'entendez-vous pas sonner l'heure de la triste moisson. Lorsque la peur et la détresse frapperont à votre porte, il sera trop tard pour comprendre. Voyez ces nuages et leur gueule grande ouverte. C'est sur nous qu'ils avancent. Bientôt ils nous envelopperont, nous estropieront, nous feront cracher du sang. Les premiers signes sont là, qu'attendez-vous pour les reconnaître ? Que vos enfants, secoués par la fièvre, vous supplient de ne pas les abandonner ? Que le froid ait rongé leurs os et les hyènes arraché leurs restes ? Il y aura des crimes, et des crimes, et encore des crimes. Et nul ne sera épargné.

**PREMIER LE SOLDAT** - Premier soldat au rapport. La situation est tendue, les lignes de front subissent des assauts sans précédent. Nous ne manquons ni d'ambition ni de motivation. Cependant, et j'attire votre attention sur ce point, deux points à la ligne : L'ennemi semble très bien informé, et tout porte à croire qu'une sale taupe s'est infiltrée parmi nous. Aussi, je demande à votre royale personne la permission de déterrer la sale taupe et de lui faire manger la poussière. Mes hommes et moi sommes confiants quant à la prise en main de la petite montagne, au nord-nord de par ici, et sceptiques, voire très sceptiques quant à la météo. D'ici pas moins de quelques heures, vous pourrez compter sur une nouvelle victoire. Est-ce que je pourrais avoir une dédicace ? Là, sur le drapeau, c'est pour le moral des hommes, ce serait bien urbain.

Vous mettez : « À Grignon, avec toute mon affection », un truc du genre. Voilà, merci. *Il sort*

**VIL BREQUIN** – Avec votre permission, le noble seigneur, dont le nom figure en haut à gauche de la page, se trouve, et malgré son rang, dans une extrémité qu'on ne saurait envier. Ce document atteste de sa bonne foi et de ses efforts répétés à satisfaire sa créance. Même les meilleurs trébuchent.

**DAISY** – Tout droit, monsieur. Tout droit.

**VIL BREQUIN** – Accordons-lui un délai, que le pauvre homme respire et retrouve la santé. J'ai préparé ce document qui...

**DAISY** – Mieux que n'importe quel document ! Et si vous l'aidiez plutôt à rembourser sa dette. Ce noble seigneur, c'est une de vos connaissances, je me trompe ?

**VIL BREQUIN** – C'est que...

**DAISY** – À vous entendre, il s'agit de sauver un homme de sa propre noyade. Et qui plus est, un homme qui vous est cher. Et, toujours à vous entendre, nos coffres seraient vides et avons besoin qu'ils se remplissent, pas vrai ? Alors pourquoi accorderions-nous un délai dans de telles circonstances. En avons-nous les moyens ? Non, avez-vous dit. Faites de sa requête une affaire personnelle. Une affaire d'hommes. Que le brave ne se sente pas abandonné. Et dites-lui que votre prodigalité n'a d'égal que ma compassion.

C'est ça ! Dites-lui que je suis pauvre, mais compatissante. Dites-lui que j'ai entendu sa peine et que la mienne est plus grande encore de ne pouvoir lui accorder le sursis qu'il espère. Mais, fin heureuse, que je lui envoie quelqu'un de qualité, vous monsieur, qui pourra le satisfaire. Qu'en dites-vous ? En affaire, monsieur, vous me dépassez de deux têtes, mais pour le reste j'ai quelques idées... Courage, vous verrez que prêter n'est rien et que donner peut même provoquer un certain plaisir.

**VIL BREQUIN** - C'est impossible. Vous ne pouvez pas me demander ça.

**DAISY** – Allons bon. On dit que votre fortune dépasse de très loin nos frontières. Est-ce vrai ?

**VIL BREQUIN** - C'est une exagération.

**DAISY** - Est-ce vrai ?

**VIL BREQUIN** - Ma richesse, ce sont mes amis.

**DAISY** - En avez-vous ?

**VIL BREQUIN** - J'ai ce plaisir.

**DAISY** - Des amis qui vous ressemblent ?

**VIL BREQUIN** - Il ne tient qu'à eux de le confirmer, pas vrai ?

**DAISY** – En quoi vous ressemblent-ils ? Répondez !

**VIL BREQUIN** - Je dirais que nous sommes liés par quelques affaires.

**DAISY** – Ça ne vous rend pas très bavard. Quelles sont ces affaires ?

**VIL BREQUIN** – Je dirais financières, vu mon état.

**DAISY** – Ces affaires servent-elles le royaume, monsieur ?

**VIL BREQUIN** – En me servant, elles servent le royaume, madame.

**DAISY** – Je ne sais, chez vous, qui de l’homme ou de la fonction me glace le plus.

**VIL BREQUIN** – L’homme est la fonction, pas vrai ?

**DAISY** – Mon père disait de vous, du bien. Ma mère, elle, ne disait rien. Mystère.

**VIL BREQUIN** - J’avais la meilleure confiance de votre père. Je l’accompagnais dans chaque déplacement...

**DAISY** - Nous savons cela. Bonne figure, bonne presse. J’ai pris sur moi de faire les vérifications qu’imposait ma curiosité. Vous êtes habile, MONSIEUR. C’est un métier.

**VIL BREQUIN** – Je lis un sous-entendu ?

**DAISY** – Plusieurs, même. Vous et moi savons que vous êtes un mal-honnête, monsieur. Un voleur, un suceur de roi et un percuteur de fion. Je le sais et vous savez que je le sais. Sinon, comment expliquer que vous soyez riche à ce point et que nous soyons au fond du trou. Vous menez un train de vie qui frôle l'indécence, et ce, aux yeux de tous ; et aucun n'y trouve à redire. Tout est devenu d'une banalité... Rendez ce que vous avez pris, MONSIEUR. Rendez tout, jusqu'au dernier sou. Un peu de bravoure, MONSIEUR. Rendez tout !

**VIL BREQUIN** - Lâchez-moi, vous m'étranglez.

**DAISY** - Non, MONSIEUR, je te moissonne. Je te récolte. Je te tords le cou pour t'aider à cracher ton repentir et blanchir tes crimes.

**VIL BREQUIN** – Elle est folle !

**DAISY** – Se mettre en colère est un bien. Je défends la loi ! Qu'as-tu fait, toi ? Quels services as-tu rendus ? Lesquels ? Parle, chien !

**VIL BREQUIN** *à bout de souffle* – Vous ! Vous êtes...Vous êtes... *il sort*

**DAISY** – C'est ça ! Bon vent !

**LE SAGE** – Nous soupçonnons quelques réticences. Et ces réticences sont source de grande inquiétude pour le conseil.

**GRAND-MÈRE** – Elle n'est pas préparée. Dois-je vous rappeler que la mort de son père est arrivée brusquement. Elle est sous le choc.

Nous sommes sous le choc, non ?

**LE SAGE** – Sans doute. Quel est votre avis, monsieur ?

**VIL BREQUIN** - Je dirais que son inexpérience ne la met pas en position de force. Et qu'il est regrettable que la jeune reine ne fasse preuve de plus de détermination, dans une période où la population a besoin d'être rassurée, et de son sort et de celui du royaume.

**LE SAGE** - Nous sommes bien d'accord. Malheureusement aucune autre alternative n'est à envisager. Les écritures sont formelles, et nous nous y tiendrons. Le descendant direct, est en toute circonstance. Elle siégera donc au sommet, à la place qui lui est réservée. Que ça lui plaise ou non. Un fils de paysan devient paysan. Une fille de roi devient reine.

**GRAND-MÈRE** - Alors pourquoi cet entretien ? Si tout est en ordre.

**LE SAGE** – Nous vous savons très proche de votre petite fille et nous pensons qu'elle aurait pu vous entretenir de ses inquiétudes. Les jeunes gens ont parfois des idées saugrenues. Si tel est le cas, nous souhaiterions en être les premiers avertis.

**GRAND-MÈRE** - Désirée est nerveuse, et on ne le serait à moins. J'ai pris des dispositions afin que sa charge s'en trouve allégée dans les premiers temps.

**LE SAGE** - Vous a t-elle approuvée ?

**GRAND-MÈRE** - Elle ne m'a pas désapprouvée. Je ne comprends pas très bien, vénérable conseil, ce que vous attendez de moi.

**LE SAGE** – Nous vous l'avons signifié ; nous sommes inquiets. On raconte qu'elle s'enferme nuit et jour. Dans quel but, le savez-vous ?

**VIL BREQUIN** - Je confirme.

**LE SAGE** - Nous voulons connaître ses intentions, savoir ce qu'elle a en tête. Et vous êtes de celles à qui elle ouvre sa porte.

**GRAND-MÈRE** – C'est donc ce que vous attendez de moi, sa grand-mère ? Espionnage, trahison et délation. Rien de moins. *Elle sort.*

**LE SAGE** - La sémantique n'est pas notre fort. Ce que nous demandons, c'est de pouvoir nous endormir sans crainte. *À Vil Brequin* monsieur, jusqu'à nouvel ordre, le conseil vous donne la charge de maître argentier. Vous avez donc tout pouvoir concernant les dépenses autant que les réquisitions.

**JÉRÉMY POT** - Depuis tôt ce matin, on voit entrer et sortir les membres importants et ventripotents du conseil des sages.

Certains arrivent sous escorte, d'autres en petits véhicules, d'autres encore, à pied et en pantoufles. Mais aucun n'est venu les mains dans les poches car les malles et serviettes en rond de cuir débordent de documents vraisemblablement ultra importants. Les traits sont tirés et graves. Le pas rapide de quelques-uns contraste avec la démarche lourde de certains autres. Aucune rumeur ne circule et bien des humeurs ils dissimulent. Que faut-il croire ? Que faut-il espérer ? Que faut-il sous entendre ? Si encore nous avions une miette d'information venue du palais à nous mettre sous la dent. Mais non. On peut toujours crever. Bref, on dirait bien que nous sommes entrés en état de crise du genre austère et pas très digeste.

Le concert banquet du groupe « Les crinières hurlantes » est reporté, ainsi que le concours national de tir à l'arbalète. Les organisateurs se disent interloqués et interchoqués par cette décision qui, je cite, ne repose sur aucune raison tangible, et c'est dégueulasse. Côté météo : Le brouillard a du mal à se dissiper. On dirait même qu'il épaissit à vue d'œil. C'était Jérémie Pot pour Radio-Radio. Soyons forts, haut les cœurs et courage à tous.

**LE SOLDAT** - Premier soldat au rapport. La compagnie se joint à moi et vous souhaite le bonjour et par avance le bon appétit, le bon après-midi, la bonne soirée et la bonne nuit... aussi.

Car ce qui est fait est fait est n'est plus à faire puisqu'il est fait. Sauf si c'est ni fait ni à faire et dans ce cas il nous faut tout recommencer mais c'est assez peu fréquent. Je croise les doigts et je touche du bois.

Les nuages bas frôlent la tête de nos hommes et nous devons bientôt marcher sur les genoux pour y voir quelque chose. La chouette s'est tue, le loup l'a tuée. Tout indique alors que le vent pourrait tourner en notre défaveur. Et quand je parle du vent, je veux parler de ceux qui marchent dans le sens du vent. De ceux que le vent pousse vers nous. Et de ceux-là, nous ne savons rien. Non, rien de rien. Enfin c'est ainsi. Nous répétons sans relâche et sans hache les manœuvres d'encercllement et quelques offensives de ma composition. A troupeau bien gardé, fête au village toute l'année. Aucune nouvelle maritime puisque de flotte nous n'avons pas. C'est toujours un souci en moins. Fin du rapport.

**DAISY** - Oui, c'est ça ! Fin de ton rapport ! Fin de tous tes rapports !

Je me casse ! Tu entends, ça, soldat ? Je-Me-Casse

Regardez-le. Sans réaction. Je lui dis « je me casse », et rien. Pas même une moue. Écoute- moi bien, soldat, et réponds.

Crois-tu que la cité ait besoin de moi ?

Attention, je ne veux pas d'une réponse « convenable ». Je veux la réponse qui est en accord avec ton opinion. Je t'écoute.

Rien ?

Et, crois-tu que la cité ait besoin de toi ?

Toujours rien ?

Je t'ordonne de me regarder, soldat. Que vois-tu ? Je vais t'aider. Tu vois une jeune femme. Froide et morte, soldat. Penses-tu qu'une jeune femme soit désirable si elle est froide et morte ? Crois-tu que la vie désire une jeune femme froide et morte ? Crois-tu que mon corps soit celui d'une putain ? Toi aussi, tu es froid et mort.

Mais toi, tu t'en contentes, car au creux de ta cervelle embrumée, tu penses que c'est le prix à payer pour être à l'abri des balles. Et tu te trompes. Tu es en prison, comme les autres, tes semblables, tout près de la chambre de torture. Tu la sens, la mort, qui rôde. Tu la sens ? Mais, à chacun son destin, soldat. Toi, tu dois mourir. Et moi, je dois mordre la vie. J'ai versé assez de tripes sur votre sol immaculé. Tu avais juré de servir la cité, rappelle-toi, c'était il y a longtemps. Tu étais jeune alors, tu ne savais pas que la cupidité était un poison mortel. Tu voulais la justice et le bien du peuple. Mais c'était il y a fort, fort longtemps, n'est-ce pas.

Qu'es-tu devenu, soldat ? N'es-tu pas tenté, chaque matin, par l'envie de te trancher les veines ? N'as-tu pas envie de tuer, toi qui as appris à couper des gorges ?

Pourquoi ne fais-tu rien si tu sais punir ? Fais leur sortir les boyaux par la bouche et je te donnerai le salut éternel. Même les charognes comme toi ont une âme. Et il se pourrait que la tienne ne pourrisse pas trop vite si tu te donnais un peu de peine. Les autres font un pas vers elle.

*Aux autres* – Ne m’approchez pas ! Demain je me nourrirai de racines car je refuse de m’asseoir à votre table. Et les racines me feront vivre. Demain, je boirai l’eau de la rivière car je refuse votre vin noir qui déshonore la terre. Et l’eau de la rivière me fera vivre. Demain, je mordrai la vie jusqu’au sang et me laverai de vous, comme on se lave d’un pêché. Vous êtes des chiens. Alors dévotrez-vous entre chiens. Je ne vous respire plus.

Je-Me-Casse.

**LA MEURTRICIÈRE** - Les jeux sont faits ! Rien ne va plus !

Et nous y sommes. Rien ne va plus  
Les deux pieds joints et jusqu’au cou  
Sortez vos hardes et vos guenilles  
Allons danser autour du feu  
Allons crier, allons gémir autour du feu  
Il est trop tôt pour s’endormir  
Et bien trop tard pour reculer

Jouez tambour sonnez trompette  
Allons messieurs les combattants  
Montez fièrement vos destriers  
L’heure du trépas est arrivée  
Offrez vos femmes aux plus offrants  
Donnez vos vies aux plus vaillants  
Qu’importe l’honneur et la patrie  
Mieux vaut mourir  
Qu’être trahi

Pansez vos âmes  
Priez vos dieux  
Partez tranquilles ...  
Soyez heureux

Sur vous je veille  
Et fais de vous mes invités  
Venez venez danser

**Vil Brequin**, *qui chantonne* - **Personne. Plus personne.**

**Envolé, le petit oiseau.**

**Adieu petit oiseau**

**Petit oiseau adieu, adieu.**

*Il ramasse les vêtements de Lady Daisy, la couronne, puis sort en fredonnant.*

*Noir*

## ACTE II

**RADIO-RADIO** – La nouvelle de la disparition de la jeune reine Daisy, à quelques heures de son couronnement, s'est répandue comme une trainée de poudre, et bien au delà de nos frontières. Tout va très vite et déjà, on nous signale une avancée significative de troupes ennemies venues des quatre points cardinaux. Personnellement j'ignorais que nous avions tant d'ennemis. Dans la crainte d'une invasion, les dignitaires et hauts fonctionnaires ont aussitôt réagi en publiant une annonce de mobilisation générale. Réaction disproportionnée, selon certains, qui a fait l'effet d'une bombe au sein de la population. Dès lors, nous assistons impuissants aux fermetures successives des ateliers de fabrication et aux scènes de pillages des échoppes d'alimentation. C'est l'incompréhension et la peur qui envahissent la cité orpheline. Ici, tout n'est que débandade, affolement et hystérie collective. Nous sommes dans une mouise pas possible. Et je suis poli. Restez à l'écoute. C'était Jérémie Pot pour Radio-Radio.

**LE SAGE** – Le peuple réclame une explication. Un royaume sans souverain est un royaume à la merci de tout. On ne va pas se laisser marcher sur la tête sans réagir. Il nous faut la Reine. Retrouvez-la !

**LE SOLDAT** – Nous avons fouillé le moindre buisson. Le plus petit trou de souris.

**LE SAGE** - Enfin, on ne s'évapore pas ainsi dans la nature. Elle est bien quelque part, non ?

**GRAND-MÈRE** - La nature reprend à la nature.

**LE SAGE** – Je l'emmerde la nature ! Regardez notre situation. Vous savez ce qui va se passer ? Nous allons nous faire écrabouiller, c'est aussi simple que ça. Nos alliés d'hier sont nos ennemis d'aujourd'hui. Tous vont profiter de l'occasion pour nous envahir. Vous connaissez le crédo. Envahir. Conquérir. Grandir. A n'importe quel prix.

**GRAND-MÈRE** – Je vous avais proposé d'assurer l'intérim.

**LE SAGE** – Les Textes ne prévoient pas d'intérim. Vous le savez très bien !

**GRAND-MÈRE** - Faites comme s'ils le prévoyaient.

**LE SAGE** - Faire mentir les Textes ! Vous n'y pensez pas. Mais qu'est-ce qu'on entend sans arrêt ! C'est très désagréable.

**LE SOLDAT** - Un coup pour chaque homme tombé. Ça tombe, ça sonne. Ça tombe...ça sonne. Ça tombe...ça sonne.

**LE SAGE** - *Au loin* Qu'on ferme les fenêtres ! Bon, soldat, Vos troupes ont-elles progressé ?

**LE LE SOLDAT** - Je crains que non. Pour autant nous n'avons pas failli.

**JÉRÉMY POT** – JérémY Pot, pour Radio-radio. Avez-vous identifié les assaillants ?

**LE SOLDAT** – Un assaillant est un assaillant, voyez-vous. Notre mission est de désassaillir l'assaillant. Non de procéder à la vérification de l'identité de l'assaillant. Vous saisissez la nuance ?

**JÉRÉMY POT** – Que raconte t-on sur le champ de bataille ? Et dans les lignes ennemies ?

**LE SOLDAT** – Je ne prête pas attention à ce que pense l'ennemi, à ce qu'il dit ou interprète. C'est un principe. En revanche, il est vrai que nos hommes sont très affectés par l'étrange et soudaine disparition de la souveraine. Il se colporte d'étranges histoires. Vous savez comme c'est : ils veulent savoir. A défaut, ils inventent, fabulent et supputent.

**JÉRÉMY POT** – Et que supputent-ils, s’il vous plait ?

*Le sage au soldat* – Foutez-le dehors ! Je ne m’entends plus penser !  
Dehors j’ai dit !

**JÉRÉMY POT** – Vive la liberté de la presse ! *il disparaît.*

**GRAND-MÈRE** - À *Vil Brequin qui apparait* - O, zut ! Nous pensions vous avoir perdu.

**VIL BREQUIN** – Cette blague est tout à fait médiocre.

**LE SAGE** - Avez-vous fait bonne pêche ?

**VIL BREQUIN** – Plutôt, oui.

**LE SAGE** - Je préfère juger sur pièce. Faites la venir.

**VIL BREQUIN** *au Soldat* - Faites-la venir !

**LE SOLDAT** – Je ne suis pas votre valet, mon brave. *Au sage* - Puis-je disposer ? Nous avons une charge dans...6 minutes exactement. Les hommes m’attendent.

**GRAND-MÈRE** – Chargez donc, SOLDAT. Chargez !

**LE SAGE** à *Vil Brequin* - Vous êtes encore là ? *Vil Brequin disparaît.*

**GRAND-MÈRE** - Qui attendons-nous, s'il vous plaît ?

**LE SAGE** – La doublure. Oui, vous avez très bien entendu : La doublure. J'ai demandé à Vil Brequin d'engager une actrice pour interpréter le rôle de votre petite fille envolée. Oui, j'ai fait ça. J'ai personnellement rédigé chacune de ses répliques. Rien ne sera fait à la légère. Quoi ?! Ne faites pas cette tête. Je suis obligé de trouver des solutions ; qu'elles vous plaisent ou non.

**GRAND-MÈRE** – Comme ça ?! Sorties du chapeau, sans consultation !

**LE SAGE** - J'ai l'accord du conseil, qu'est-ce que vous croyez.

**GRAND-MÈRE** – Le conseil... Cette colonie de demeurés juste bons à rester assis autour d'une table et refaire le monde. Juste bons à profiter des avantages : demeure de luxe au frais du royaume, domestiques, salle de jeux, salle de réception, salle de détente, jardins luxuriants. C'est à ces suceurs de moelle que vous demandez conseil ?! Autant prédire l'avenir dans les entrailles d'un poulet faisandé ! Pourquoi je ne suis pas consultée, moi ? Moi ! Moi ! Mais non ! On s'en contre fiche de la vieille ! Au placard la vieille ! Au rebut, la vieille ! La vieille a quelque chose à dire ? Ne l'écoutez pas, elle perd la boule, la vieille. La vieille a une idée ? Laissez tomber, ce ne peut-être qu'une vieille idée ! Périmée, la vieille ! Mais moi je connais les arcanes du pouvoir. Oui, je les connais. Ça vous épate ? Et savez-vous pourquoi je les connais ? Parce que moi, autrefois j'ai mené des transactions, des négocia-

tions. Moi, autrefois j'ai pris des risques. Moi, autrefois j'ai défendu les biens et l'intégrité du royaume. Et tout ça bien avant que votre mère n'ait choisi de vous donner un prénom. Mais non, tout ça pour vous c'est du vent ! Ça ne compte pas !

**LE SAGE** - Elle vient du Théâtre Royal. Elle a joué dans toutes les grandes œuvres du répertoire.

**GRAND-MÈRE** – Alors prévenez la qu'il n'y aura pas de rappel.

*Elle disparaît.*

**L'ACTRICE** – Une petite retouche au costume, c'est possible ? Pour les répétitions je veux bien faire l'effort, mais ensuite... Enfin moi je dis ça, c'est pour le public surtout. Ah, bonjour madame... monsieur. madame-monsieur. Enchantée de faire votre connaissance, vraiment. Je vous remets, vous êtes le directeur du projet. *À Vil* C'est le directeur du projet, non ? *au sage* Et l'auteur aussi je crois. C'est original. D'habitude l'un a du mal à s'entendre avec l'autre. Moi c'est : Béatrice pour ma mère, Béa dans les coulisses et La Béa pour la presse. Bientôt La Grande Béa, d'après ce que j'ai compris. Je suis ravie qu'on travaille ensemble. Une seule inquiétude. On m'a dit que la plupart des scènes se joueraient en extérieur. Sachez que je ne suis pas trop « théâtre de rue, saltimbanque et tout ça » mais si le texte a du fond, de la vigueur, un enjeu dramatique important, s'il y a un personnage à défendre et une vraie mise en scène, alors je ne dis pas non à l'expérience. Je vais vous faire une confidence.

Sortir des murs du théâtre, nous autres artistes, nous en avons parfois besoin. Et certains plus que d'autres vous pouvez me croire. En arrivant j'entretenais notre ami au sujet du costume qui est un peu...pas tout à fait...

**LE SAGE** - Tenez, c'est le début du scénario. J'écris au fur et à mesure des événements. Vous verrez, c'est très inspiré. *Elle ouvre le scénario et lit à voix basse.*

**LE SAGE** à Vil - C'est une plaisanterie. Où l'avez-vous trouvée ? Ce n'est pas celle que nous voulions.

**VIL BREQUIN** – Je suis allé au Théâtre Royal, comme vous avez dit. Seulement c'est la seule qui restait. Je l'ai trouvée au fond d'une loge. Les autres ont tous fichu le camp. Il ne restait qu'elle. J'ai vérifié, c'est bien une actrice. L'année dernière elle jouait encore des petits rôles...Il ne faut pas la brusquer, m'a dit le concierge. Elle est un peu « fragile » suite à un rôle qu'elle n'aurait pas eu et à un autre rôle dont elle a eu peine à se remettre, quelque chose comme ça.

**LE SAGE** – Donc vous ne lui avez rien dit.

**VIL BREQUIN** - Pour le moment je suis resté flou, pas vrai. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

**L'ACTRICE** – Une question, les garçons : en plus de mon cachet, est-ce que vous avez prévu un petit pourcentage sur les recettes ?

**LE SAGE**, qui désigne Vil – Voici les cordons de la bourse. à Vil Je vous laisse répondre.

**VIL BREQUIN** – Bien sûr, un pourcentage sur les recettes. Petit, le pourcentage.

**L'ACTRICE** - Une autre question, les garçons : le personnage de la jeune reine, il est à moi ?

**LE SAGE** – C'est ça, oui. Vous êtes la reine.

**L'ACTRICE** - Je note.

**JÉRÉMY POT** – Je me trouve en direct du champ de bataille, au cœur du cœur de la tourmente. Il y a quelques minutes, nous assistions à une offensive-défensive désespérée du troisième régiment, qui tente depuis ce matin de repousser les assauts costauds de forces protéinées. D'un côté comme de l'autre, les combattants combatifs tombent comme des mouches. C'est une catastrophe humaine et logistique. Un épisode sanglant, dont seuls les hommes ont le secret. Ici, la vie est courte et ne vaut rien. C'était Jérémie Pot, pour Radio-radio. *Hors antenne, à La meurtricière* - Madame, vous devriez vous trouver un abri.

**LA MEURTRICIÈRE** - Je vous remercie.

**JÉRÉMY POT** - C'est très dangereux par ici. Vous ne devriez pas rester.

**LA MEURTRICIÈRE** – Observez bien. Que voyez-vous, monsieur ?

**JÉRÉMY POT** - Une foutue guerre, madame.

**LA MEURTRICIÈRE** - Précisez.

**JÉRÉMY POT** - Il y a de la poussière, des corps qui se traînent, des visages déformés, des trous dans la terre, des engins retournés...

**LA MEURTRICIÈRE** - Ce que vous ne voyez pas, c'est la force invisible qui les pousse à agir. Une force qui leur vient de leurs ancêtres, et qui les submerge. L'héritage de la guerre, monsieur. Possession pour les uns, survie pour les autres. Ils préfèrent abîmer la terre plutôt que se la partager. Ils souillent et je récolte.

**JÉRÉMY POT** – En attendant vous devriez vous trouver un abri.

*Il disparaît.*

**LA MEURTRICIÈRE** - J'aime la pluie quand elle est acide. Allez mes petits, on continue.

**JÉRÉMY POT** - 11ème jour de conflit. Aucun quartier n'est épargné. Sur ordre du conseil des sages, toutes les forces vives sont réquisitionnées. Hommes, femmes, enfants, vieillards, animaux domestiques et comestibles...Tous doivent participer à l'effort de guerre. On peut dire que les lendemains ne font ni rêver ni chanter. Les surlendemains non plus d'ailleurs. C'était Jérémie Pot, pour Radio-radio.

**MONSIEUR** - Nous avons perdu notre fille, Sidonie.

**VIL BREQUIN** - Qui c'est ceux-là ? Vous êtes qui ? Vous êtes entrés comment ?

**MADAME** - Nous sommes très inquiets.

**VIL BREQUIN** - C'est un vrai moulin, merde !

**L'ACTRICE** - Quel âge a t-elle, cette petite ?

**MONSIEUR** - Dix ans.

**MADAME** – Presque onze.

**MONSIEUR** - Nous sommes très inquiets.

**VIL BREQUIN** - Que voulez-vous qu'on y fasse ?!

**LA MEURTRICIÈRE** - Vous pourriez montrer de la compassion et partager leur inquiétude, par exemple.

**LE SAGE** – Nous sommes très occupés. Soyez gentils et circulez. Comment sont-ils entrés, c'est incroyable !

**L'ACTRICE** – Vous avez demandé à son école ?

**MONSIEUR** – C'est difficile depuis qu'il n'y a plus d'école.

**LA MEURTRICIÈRE** – L'école a brûlé. Et le maître avec.

**L'ACTRICE** – Ce n'est pas vrai ? Mon Dieu !

**MADAME** - Nous sommes très inquiets.

**LE SAGE** – Circulez !

**L'ACTRICE** - *au soldat* - Il vous faut absolument aider ces gens.

**LE SOLDAT** – Je crains fort que ce soit impossible car nous vivons comme qui dirait une compression de personnel. Et j'en profite pour interroger monsieur. Monsieur, ne devriez-vous pas vous trouver avec les camarades, plutôt qu'ici à bavarder ?

**MADAME** – Et comment je peux savoir si elle l'écoute votre radio. Comment ? Je suis sans nouvelle depuis trois jours. Je ne sais même pas si elle est vivante. Alors expliquez moi comment je peux savoir si elle écoute votre maudite radio !

**LA MEURTRICIÈRE** – Pour ça non. Elle n'est plus très vivante.

**JÉRÉMY POT** – 17ème jour de conflit. Des tensions apparaissent à l'intérieur même de la cité, entre quartier ou bien entre corporation. D'un côté ceux qui veulent se rendre à l'ennemi et de l'autre ceux qui prônent la résistance à n'importe quel prix. Ces divergences font les affaires de nos envahisseurs qui n'ont plus qu'à attendre sagement que tous se foutent sur la gueule. Je suis dégoûté. J'ai le moral

au fond des godasses. C'était Jérémy Pot, pour Radio-radio.

**VIL BREQUIN** – *il boit* Rendre des comptes à qui ?! Vous voyez quelqu'un d'autre que moi-même, à qui je puisse rendre des comptes ?! Et ne me faites pas la leçon. Oui, nous avons épuisé l'argenterie, pas vrai ? Oui, nous avons épuisé les réserves, nous avons épuisé les chevaux, les armes, les femmes... Et nous sommes encore debout, pas vrai ? Alors je bois. Santé. Abstenez-vous du moindre commentaire, vous serez bien aimable. Encore du vin !! Qu'on me verse encore du vin, fruit de la terre et du travail des hommes. Honoré par le soleil et par la Grande Horloge. Du vin, putain, du vin ! Nous sombrons, alors sombrons dignement. Je ne remplis plus les coffres, je vide les tonneaux, pas vrai ? À bon entendeur. *Il s'adresse à la meurtricière.*

HOOOOO, la belle cambrure que voilà. Te laisserais-tu goûter le fût ?

**LE SAGE** - Ressaisissez-vous !

**VIL BREQUIN** - Je la saisisrais bien, moi, la donzelle, pas vrai... Qui est-elle ?

**LE SAGE** – je ne sais pas, moi. Une citoyenne.

**VIL BREQUIN** – Une clitoyenne, dites-vous. C'est un bien du royaume, pas vrai. J'en dispose donc. Viens par ici, petite clitoyenne...

**LE SAGE** - Dites à votre tête qu'elle dise à votre queue de ne pas s'enflammer, compris. Que nous reste t-il en monnaie d'échange ? Avons-nous des terres ?

**VIL BREQUIN** - Nous avons des terres. Brûlées.

**LE SAGE** - De l'or ? De l'immobilier ?

**VIL BREQUIN** – Confisqués. Tout de même, cette clitoyenne...

**LE SAGE** – Cessez, monsieur.

**LA MEURTICIÈRE** - C'est un maraudeur. Il aime goûter les fruits qui ne sont pas les siens. Pas vrai ?

**VIL BREQUIN** - Nous n'avons pas été présentés, je crois.

**LA MEURTRICIÈRE** - Nous le serons bientôt, rassurez-vous.

**VIL BREQUIN** – Je ne voudrais pas passer à côté d'une occasion.

**LA MEURTRICIÈRE** – Moi non plus.

**VIL BREQUIN** - Vous ne partez pas, hein ?

**LA MEURTRICIÈRE** - Je ne suis jamais très loin.

**JÉRÉMY POT** – 31ème jour de conflit. C'est à contrecœur que le

soleil s'est levé sur une cité ravagée, piétinée et endeuillée.  
L'exode est impossible. Nous sommes étouffés, pris au piège.  
La maladie est partout. Des campements de fortune naissent et meurent sous le regard impuissant des autorités qui ne font plus autorité. La réalité dépasse de loin toutes les fictions. L'espoir est à bout de force. C'était Jérémie Pot, pour Radio-Radio.

**LE SAGE** - Vous n'imaginez tout de même pas que je vais aller faire le clown sur vos barricades, dans vos tranchées ou je ne sais où. C'est depuis ma place que j'obtiendrai le retrait des troupes, et la paix. Depuis ma place.

**LE SOLDAT** - Et la doublure alors ?

**LE SAGE** - Elle n'est pas prête. C'est une perfectionniste. Il paraît qu'il ne faut pas la brusquer.

**LE SOLDAT** - Ce que je dis, c'est que si vous n'y allez pas tout de suite, ce sont eux qui viendront à vous. Faites le premier pas. Anticipez.

**LE SAGE** - Elle est conne votre stratégie. Vous voulez m'inoculer vos méthodes avant-gardistes. Rencontrer le peuple, faire des discours de complaisance, serrer des mains, caresser des cheveux. Une belle saloperie, oui.

**LE SOLDAT** - De diplomate ! De négociateur !

**LE SAGE** - Vous ne me vendrez pas ça, même avec un bel emballage. Nous n'avons rien à négocier. La cité est encerclée et la situation pourrit à vue d'œil.

**VIL BREQUIN** - Ils veulent entendre un responsable. Donnons leur ce qu'ils veulent et envoyons n'importe qui...en attendant.

**LE SOLDAT** – Moi, je verrai bien une femme.

**LE SAGE** - Et pourquoi une femme s'il vous plait ?

**LE SOLDAT** - Je ne sais pas...le côté maternel, rassurant. La femme c'est aussi la maîtresse, l'épouse, la sœur.

**LE SAGE** - Oui, et bien un homme c'est aussi l'amant, l'époux, le frère.

**LE SOLDAT** - L'amant, l'époux et le frère, sur le champ de bataille, ça ne prend pas. Et puis, l'homme qui discourt, c'est l'homme qui s'abrite derrière le discours. Ce n'est pas bon du tout. Alors qu'une femme, il suffit de la regarder. Elle n'a rien à dire, juste à effleurer chaque visage d'un coup de cil, comme ça. Un vent de liberté. C'est très féminin la liberté. La victoire. Je vous vois bien, vous.

**MADAME** - Quand vous dites « vous », vous dites « moi » ?

**LE SOLDAT** - Vous avez cet air, là. Ce petit quelque chose dont les hommes raffolent...Je dis ça, je dis rien.

**MONSIEUR** - Ne dites rien.

**MADAME** – Après tout, si ça peut rendre service.

**LE SAGE** - Oui, oui, bien sûr ça rend service. Un immense service. Tenez, vous la briefez et c'est parti. Merci.

**MONSIEUR** - Tu ne vas pas y aller !?

**MADAME** - Tu m'en crois incapable ?

**MONSIEUR** – C'est tout à fait ridicule.

**MADAME** – Ridicule ? ! J'ai envie de le faire. Pour une fois qu'il se passe quelque chose d'exaltant dans ma chienne de vie. Briefez-moi ! Je veux parler à ces soldats.

**MONSIEUR** - J'ai quand même mon mot à dire.

**MADAME** - Non, tu n'as pas ton mot à dire, MONSIEUR. Je ne suis pas ta chose, MONSIEUR. Je suis libre, MONSIEUR. Je suis engagée, MONSIEUR. Je suis militante. Je suis...Tiens ! Je suis la proue du navire.

**MONSIEUR** - La proue du navire. N'importe quoi.

**VIL BREQUIN** - Ecoutez mon vieux, soyez arrangeant.

**MONSIEUR** – Oh, vous ça va, hein ! Je ne suis pas votre vieux.

**LE SOLDAT** - Plus belle est la mascotte, plus grande est la cohorte.

**MONSIEUR** - Je ne t'accompagne pas !

**MADAME** - Je ne te l'ai pas demandé !

**JÉRÉMY POT** - 79ème jour de conflit. La terre s'est arrêtée de tourner. Les journées s'enchainent et se confondent. Le matin, on incinère. L'après-midi on fait la guerre. A la veillée, on compte les points. Et tout recommence. Les réserves ne suffisent plus. Les mots ne suffisent plus. Les prières ne suffisent plus. Seul demeure le réflexe de notre survie. Qui aurait pu rêver pareille situation ? C'était un peu de Jérémy, et pas trop de Pot, pour Radio-Radio.

**GRAND-MÈRE**, *à l'écoute de vocalises intempestives* - Piano !! Piano-moderato ! Grazié !

**L'ACTRICE**, *qui s'échauffe l'organe* - Ma-me-mi-mo-ma. La-le-li-lo-la. Na-ne-ni-no-na. Ra-re-ri-rora. Ka-ke-ki-ko-ka...

**GRAND-MÈRE** – Eh, la cantatrice ! Tu baisses le son ou je te coupe les cordes!

**L'ACTRICE**, *qui continue* - Memememememe. Lelelelelelele. Nenene-nenene. Rererererere. Kekekekekeke....

**GRAND-MÈRE** - – Oh ! Tu vas t'arrêter de braire, grosse vache ! Alors quoi !! *Elle découvre le visage fardé de l'actrice* Non mais c'est quoi cette mascarade ?! Ma petite fille ne se maquille jamais. Enlevez ça tout de suite, vous n'êtes pas crédible. Vous ne la connaissez pas, ma petite fille ! Vous êtes à mille lieues de la réalité, pauvre cruche. Et cette perruque, ça ne prend pas. Vous êtes vulgaire. Tout en vous transpire la vulgarité. Lui tend un miroir. Approchez votre vilain minois de diva psychotique. Qu'est-ce que vous voyez ?

**L'ACTRICE** – Une actrice, madame. Ne vous en déplaie. Je dois travailler à ma composition. Laissez-moi.

**GRAND-MÈRE** - – Tu ne présenteras aucun numéro, l'artiste.

**L'ACTRICE** - J'ai été engagée.

**GRAND-MÈRE** - – Finissons-en, avant que mes mains ne serrent ta gorge. Je te donne ce collier. Et cette bague. Et tiens, encore celle-là. Tu vois, je ne suis pas chiche avec toi. Je me saigne. Je me desape. Le foulard aussi ? Il te plait ? Tiens ! Prends ! Avec tout ça, tu pourras tenir des mois. Des années, si tu sais négocier. Prends les et fiche ton camp.

**L'ACTRICE** – Je suis déjà sous contrat ; je ne suis pas disponible. Attendez la fin de la tournée et revenez me voir avec une proposition solide. Et alors nous parlerons.

**GRAND-MÈRE** - Tu ne crois pas à ce que tu dis, n'est-ce pas ? Ça ne se peut pas. Tu n'es pas vrai ?! Tu n'existes pas ?! Non, bête comme toi, ça n'existe pas. Tu n'as encore rien compris, il n'y a pas de spectacle. Tu en vois des décors ? Dans tes rêves les décors ! Et les autres comédiens, ils sont où ? Nulle part. Dans ton cul, les comédiens ! Pour quel public joues-tu, dis moi ? Tu as vu des affiches qui annoncent ta pièce ? Non. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il n'y en a pas. Sors de ton délire, la bouffeuse de bravo. C'est la guerre ! Tout est sens dessus-dessous, pauvre fille. Arpente les rues et vois ce qui s'y joue. Dans tout ça, tu n'es qu'une piteuse marionnette ! Basta la commedia !

**L'ACTRICE** - Laissez-moi, j'ai du travail.

**GRAND-MÈRE**, *dans un souffle* - Je vais la tuer...

**L'ACTRICE**, *qui reprend sa chauffe* – Je-je-je ve-ve-ve le-le-le tu-tu-tu...

**GRAND-MÈRE** - Retenez-moi ! Donnez-moi quelque chose à battre, à mordre, à tordre !! Libérez-moi de ce cauchemar ! Réveillez-moi ! Réveillez-vous !! Changez-moi de planète ! Délivrez-moi de l'obscurité ! S'il ne reste qu'un jour à vivre, laissez-moi me changer en fleur. Ou en graine de soja, en épi de blé, en pomme de pin, en galet. Oui, en galet. Que je roule sur le sable et que la mer enfin m'emporte. Que je glisse vers le fond de l'eau. Que je m'y dépose en silence et m'y repose pour les mille années prochaines. Je voudrais tant dormir, s'il vous plait.

**LE SOLDAT** – madame, votre carrosse vous attend.

**GRAND-MÈRE** - Oui, mon carrosse, merci. Je suis lasse. Pourquoi suis-je aussi lasse ?

**LE SOLDAT** – Vous serez sous bonne escorte, madame. Et nous avons blindé le carrosse.

**GRAND-MÈRE** - Pourquoi faut-il terminer sa vie de la sorte ? Le savez-vous soldat ?

**LE SOLDAT** - Non, madame, je ne le sais pas.

**GRAND-MÈRE** – Êtes-vous croyant, soldat ?

**LE SOLDAT** – Je crois en l’Humanité, madame.

**GRAND-MÈRE** – D’accord, mais vous avez bien une religion ? Un Dieu ? Qui priez-vous avant le combat ? Quelles mains vous accueilleront lorsque vous tomberez, vous et les vôtres ?

**LE SOLDAT** – Jamais nous ne nous éteindrons, madame. Un feu sacré brûle dans nos veines. Nous disparaissions, certes, mais ne mourrons pas. La mort est un concept vide de sens.

**GRAND-MÈRE** - *tend la main au soldat* - Je suis heureuse de vous avoir connu, soldat.

**LE SOLDAT** – Passez une bonne nuit, madame.

**L'ACTRICE**, *au soldat* – Jeune homme ! Comment faire pour se procurer du miel, du thym et du citron...Je voudrais m'éclaircir la voix.

**GRAND-MÈRE** – Une bonne nuit...

**LE SOLDAT** - J'ai un cachou. *Il tend un cachou à l'actrice.*

**L'ACTRICE** – Ca-ca-ca ch-ch-ch ou-ou-ou.

**JÉRÉMY POT** - 95ème jour de conflit. Dans les contrées hostiles, il arrive parfois que le soleil perce les nuages. Pas chez nous. Dans les régions froides et reculées, là où la terre ne donne ni raisin ni blé, il existe toujours une parcelle à cultiver. Plus chez nous. On dirait que les dieux, quels qu'ils soient, nous ont définitivement abandonnés. C'était Jérémie Pot, pour Radio-Radio.

**LE SOLDAT** – Je vous écoute, soldat.

**MADAME** - On n'avait pas revu la Grande Dame depuis quelques jours. Un garde de faction est entré dans la chambre, pour prendre de ses nouvelles. Elle était allongée sur son lit, tout habillée. On aurait dit qu'elle dormait. Son visage était paisible. Elle avait disposé des pétales autour d'elle. Une coupelle en argent était posée sur la table de chevet, et dans le fond, une goutte perlait encore. Les fenêtres étaient grandes ouvertes et le vent faisait flotter le voile des larges rideaux. Le garde a dit que pendant un instant, il s'était senti

apaisé et loin de la tourmente. Comme il ne voulait rien troubler de la quiétude qui envahissait la pièce, il a refermé doucement la porte. Et il est venu nous prévenir. Fin de rapport.

**LE SOLDAT** - C'est un bon rapport, soldat. Bien circonstancié. Je vais vous dire...Vous avez le sens du rapport.

**MADAME** – Que faut-il faire du corps, chef ?

**LE SOLDAT** – Les cimetières débordent. Laissez-le dans la chambre. Là, au moins, il ne risque pas d'être piétiné.

**MONSIEUR** – Ah ! Te voilà ! Enfin ! Je suis inquiet, Mathilde. Très inquiet.

**LE SOLDAT**, à madame **Je vous attends au Q.G.** *Il salue monsieur madame*

**MONSIEUR** - Je suis terriblement inquiet.

**MADAME** - Pour qui t'inquiètes-tu, Georges ? Pour toi ou pour moi ?

**MONSIEUR** – Mais...pour nous deux, Mathilde. C'est pour nous deux que je suis inquiet. Tu n'as plus ta bague ?

**MADAME** - Elle me gêne pour manier les armes.

**MONSIEUR** – Quand même, tu aurais pu la mettre en pendentif, autour du cou, non ?

**MADAME** – Georges, je serais contente que tu te joignes à nous, tu sais. Ils recrutent toutes les bonnes volontés.

**MONSIEUR** – Oui, c'est ce qu'on m'a dit. Mais tu vois, je ne suis pas sûr que...

**MADAME** – Derrière quel prétexte vas-tu encore te cacher ? Que vas-tu inventer cette fois pour ne rien donner. C'est ainsi que tu as décidé de finir ta vie ? Comme un lâche. Toi et moi, demain, nous ne serons peut-être plus de ce monde. Qu'as-tu à perdre ? Toute ma vie, je t'ai regardé te défilier. J'ai assisté à chacune de tes ruses pour contourner, feindre ou ignorer les situations délicates. Chaque fois qu'on avait besoin de toi, tu prenais cette triste mine de victime. Et c'est moi ! Oui, c'est moi, ta femme, qui trouvait les excuses pour justifier ton attitude, et que tu ne perdes la face. Combien de fois ais-je eu envie de te secouer, de te battre jusqu'au sang pour que tu te révoltes et deviennes un peu de cet homme que j'ai tant espéré. Combien de nuits ai-je passées à croire au sursaut de courage qui viendrait habiter ta carcasse d'égoïste. Et aujourd'hui, tu viens me soumettre ta fausse inquiétude. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, non. Une fausse inquiétude. Tu as peur. Tu es seul et tu as peur. Et tu voudrais que je revienne pour que tu n'aies plus peur. Non, Georges. Cette fois, c'est non.

**MONSIEUR** – Et notre malheureuse enfant, Mathilde. Un corps privé de sépulture et de cérémonie.

**MADAME** – Ca y est ! Le coup du père éploré. Oui, Georges, nous

avons perdu notre unique fille. Qui mieux qu'une mère sait cela ? Te voilà privé, et d'elle, et de moi. Je sais, c'est moche. C'est la vie.

**MONSIEUR** – Mathilde...

**MADAME** - Il existe un nid douillet au nord de la cité. Là, se cache dans un presque confort, une poignée de dignitaires sans dignité. Il s'y pratique les plaisirs d'autrefois : manger, dormir, se cultiver et faire l'amour. Je te note l'adresse. Tu vois, je ne t'en veux même pas. Mon seul regret est de ne pas t'avoir quitté plus tôt.

**JÉRÉMY POT** - *il porte un masque à poussière. Il a la respiration courte.* Je suis en direct du quartier nord, au croisement de l'avenue des grands sages et de la place de la liberté. Je peine à marcher sur les décombres. Des cavités se sont formées à certains endroits, véritables empreintes des violences de ces cent derniers jours. Une mutilation de la cité. Une insulte à la cité. Je peine à respirer. Je peine à croire ce que je vois, et surtout ce que je ne vois plus. Aucune image, aucun commentaire ne peuvent raconter ce dont mes yeux sont les témoins. Ma tête bourdonne, tant le silence ici est assourdissant. C'était Jérémie Pot, pour Radio-radio.

**LA MEURTRICIÈRE** – Vous êtes perdu ?

**MONSIEUR** – Je cherche une adresse. Mais avec toutes ces rues en champ de bataille, ce n'est pas facile.

**LA MEURTRICIÈRE** – Faites-voir. Je connais le secteur comme ma poche.

**MONSIEUR** – C'est que...je n'ai pas vraiment le droit.

**LA MEURTRICIÈRE** – Ah, c'est une adresse secrète ?

**MONSIEUR** - Oui, c'est un endroit un peu « réservé », à ce qu'on m'a dit.

**LA MEURTRICIÈRE** - Vous en avez de la chance. J'espère que vous la trouverez avant le couvre-feu.

**MONSIEUR** – Ah ? Déjà le couvre-feu ?

**LA MEURTRICIÈRE** – Dans ce quartier-ci, de plus en plus tôt. Et les contrevenants sont sévèrement punis.

**MONSIEUR** – Ah ?

**LA MEURTRICIÈRE** - Fusillés sur place ou enrôlés de force. Tout dépend. Tenez, vous voyez les impacts de balles sur le mur. Et sur cet autre, là.

**MONSIEUR** - Je...je ne savais pas... Dites, si vous me renseignez...

**LA MEURTRICIÈRE** – Vous me laissez vous accompagner. C'est donnant-donnant. Vous direz que je suis votre femme.

**MONSIEUR** – Ma femme ? Oui, c'est une idée... Ma femme.

**LA MEURTRICIÈRE** – Alors ? Décidez-vous, mon vieux.

**MONSIEUR** – C'est décidé. *Monsieur tend son billet.*

**LA MEURTRICIÈRE** – *elle le lit* Tiens tiens... Et vous dites qu'il y aurait encore quelques citoyens à cette adresse ?

**MONSIEUR** – Alors ? Vous connaissez ?

**LA MEURTRICIÈRE** – Bien sûr.

**MONSIEUR** – Moi, c'est Georges.

**LA MEURTRICIÈRE** - Et bien allons-y, Georges.

**MONSIEUR** - Et vous, votre prénom ?

**LA MEURTRICIÈRE** – Vous l'apprendrez bientôt.

**MONSIEUR** – Hé ! Je vous connais. Vous êtes le type de la radio.

**JÉRÉMY POT** - *à la meurtricière*– Tiens, bonjour.

**LA MEURTRICIÈRE** – Oui, bon-jour. Je crois que grâce à monsieur, j'ai enfin trouvé un abri.

**JÉRÉMY POT** - Prenez soin de vous, madame.

**MONSIEUR** - Vous le connaissez aussi ?

**LA MEURTRICIÈRE** - On discute où on y va, Georges ?

**MONSIEUR** – Je vous suis. *A part, à La meurtricière.* En voilà un qui risque bien de se faire fusiller, non ? A quelle heure le couvre feu, déjà ? *Le sage est allongé, mort. le soldat nettoie son couteau.*

**JÉRÉMY POT** - 119ème jour de conflit. Les nouvelles ne sont pas très bonnes. La météo non plus. Que dire...Que les sages-femmes hésitent à mettre au monde... Que les chiens n'aboient plus la nuit venue...Que les vêtements, la peau et les cheveux sont imprégnés de l'odeur des cadavres... Que nous n'avons jamais été aussi près de la fin. *Tsoin-tsoin. presque inaudible.*  
C'était Jérémie Pot, pour Radio-Radio.

**L'ACTRICE** - Oh ! Vous l'avez tué, je crois.

**LE SOLDAT** – Affirmatif.

**L'ACTRICE** - Vous tuez bien. C'est net.

**LE SOLDAT** - J'ai appris.

**L'ACTRICE** - Toujours au couteau ?

**LE SOLDAT** – C'est silencieux.

**L'ACTRICE** – Les accessoires, c'est important. Moi, je dis toujours : Sans accessoire, rôle sans espoir. Et je dis aussi : sans accessoire, acteur sans gloire. *Elle se penche sur le sage* Je n'en reviens pas de la précision. La plaie est toute petite. Vous répétez souvent ?

**LE SOLDAT** - C'est comme le vélo. Ça ne s'oublie pas.

**L'ACTRICE** - Vous imaginez. Le trou de mémoire à vélo. Vous pédalez, vous pédalez, et là, trou de mémoire, vous ne savez plus pédaler.

**VIL BREQUIN**, *qui regarde le sage* - J'ai manqué quelque chose on dirait.

**L'ACTRICE** – La scène dans laquelle on tua proprement. Rien que ça. *Vil Brequin regarde le soldat.*

**LE SOLDAT** – Je n'avais pas le choix. Lui et les membres du conseil projetaient de s'enfuir. Tout était préparé.

**L'ACTRICE** – Le héros héroïque face au méchant machiavélique.

**VIL BREQUIN** - Expliquez-vous, enfin ! Je...Je n'entrave que pouic !

**LE SOLDAT** - Ils entretenaient quelques camaraderies avec le camp ennemi.

**VIL BREQUIN** – Vous avez fait tuer les membres du conseil !? Tous les membres ? Mais vous êtes un grand malade ! Oui, un grand malade !!!

**LE SOLDAT** – Les vers habitaient le fruit depuis trop longtemps. J'aurais du agir plus vite.

**VIL BREQUIN** – Attendez, cette décision ne vous appartient pas. En temps normal, vous êtes un simple exécutant. Qui vous emploie ? Pour qui travaillez-vous ?

**LE SOLDAT** – Et vous ?

**VIL BREQUIN** - Quoi, moi !? Moi, c'est pareil. Nous ne sommes pas de la même famille, soldat. Je suis en haut, tout en haut et je tiens la caisse. Sans elle, vous ne pouvez rien, pas vrai ?

**LE SOLDAT** – Mais si la caisse disparaît, alors nous pouvons tout.

**VIL BREQUIN** – J'ai de solides relations. Je vous ferai arrêter, engeôler et écarteler. Vous ne pouvez pas m'atteindre. Personne ne peut m'atteindre, pas vrai.

**LE SOLDAT** – En d'autres temps je vous aurais donné raison, monsieur. Plus maintenant.

**VIL BREQUIN** – Qu'allez-vous faire de moi, vilain-vilain personnage ? Vous voulez me tuer aussi, je suis sûr.

**LE SOLDAT** – D'une certaine façon, vous êtes déjà mort.

**VIL BREQUIN** – C'est ça, oui, très bien. Restons-en là. Voilà, très bien oui, considérez bien que je suis mort. Quelle bonne idée. Comme ça, tout le monde est content, pas vrai. Adieu, soldat. Je ne vous retiens pas. Et, comment le pourrais-je...Puisque je suis mort.

**LE SOLDAT** – Pauvre homme.

**VIL BREQUIN** - C'est ça, oui. Pauvre de nous, amen et tout le bataclan.

**LE SOLDAT** - Si vous décidez de fuir. Supposition. N'oubliez pas que dehors on tire à vue et sans sommation. Même sur les morts.

**VIL BREQUIN** – Adieu, adieu, adieu.

**JÉRÉMY POT** – Jérémie Pot, pour Radio-Radio. Au 141eme jour de conflit, que peut-on dire de la situation ?

**MADAME** – C'est très moche.

**JÉRÉMY POT** – On parle d'un assaut imminent et...déterminant.

**MADAME** – Affirmatif. Demain à l'aube, nous donnerons l'assaut final. Une compagnie de 54 soldats et 32 civils, face à autant d'ennemis. Les gradés des deux camps, je veux dire assaillants et assaillis, se sont réunis ce matin pour un petit-déjeuner

en terrain neutre, afin de décider de la forme à donner à cette dernière offensive-défensive. Nous espérons le combat à mains nues, mais craignons qu'au dernier moment, l'ennemi ne change son fusil d'épaule et ne fasse usage d'armes chimiques.

**JÉRÉMY POT** – A cette rencontre, n'a t-il pas été question d'un cessez le feu, d'une trêve, d'une entente qui pourrait épargner les survivants des deux camps, à ce stade là du conflit ?

**LE SOLDAT** – Par principe, et c'est un point de détail sur lequel nous sommes tous tombés d'accord ce matin avec les collègues ennemis, il n'est pas question de cesser le combat. Ne serait-ce qu'en mémoire de tous ceux et celles qui ont donné leur vie.

**JÉRÉMY POT** – Enfin, n'êtes vous pas pour la paix ?

**LE SOLDAT** – C'est aux politiques, monsieur, de créer un environnement qui permet à chacun de s'occuper de son propre bonheur. Quant à nous autres, il nous appartient de repousser l'assaillant si assaillant il y a. Et je vous prie de croire qu'assaillants il y a eu et il y a encore. Alors, on termine le job.

**JÉRÉMY POT** – Donc, aucun espoir ? Quel est votre mot d'ordre ?

**LE SOLDAT** – Aucun mot d'ordre. J'ai seulement dit aux gars, et quand je dis aux gars je pense aussi aux filles, de prendre le temps de regarder une dernière fois le soleil se coucher. On fera griller quelques marshmallow, on jouera de la guitare et on tâchera de ne

pas s'endormir à point d'heure. D'autres questions ?

**VIL BREQUIN** - Il fait bien froid, vous ne trouvez pas. On dirait qu'il y a sans cesse des courants d'air ici. Vraiment, ça ne vous fait pas ça, à vous ?

**L'ACTRICE** - Vous êtes tout pâle. Ça ne va pas ?

**LA MEURTRICIÈRE** - Il a des fourmis au bout des doigts.

**VIL BREQUIN** - Oui, c'est vrai.

**LA MEURTRICIÈRE** - Et au bout des pieds aussi.

**VIL BREQUIN** - Oui.

**LA MEURTRICIÈRE** - De la sueur lui coule le long du dos, n'est-ce pas ? La tête bourdonne, la gorge est entravée.

**VIL BREQUIN** - Qu'est-ce que j'ai ?

**L'ACTRICE** – Qu'est-ce qu'il a ?

**LA MEURTRICIÈRE** - Vous allez vous éteindre et ne jamais vous rallumer.

**VIL BREQUIN** - Mais je ne veux pas !

**LA MEURTRICIÈRE** – C'est déjà décidé.

**L'ACTRICE** – C'est contagieux ?

**VIL BREQUIN** - Je proteste énergiquement.

**LA MEURTRICIÈRE** – C'est tout ce que vous pouvez faire.

**VIL BREQUIN** - Et mon or ? Qui va s'en occuper ?

**LA MEURTRICIÈRE** – Ne vous inquiétez plus de ça.

**VIL BREQUIN** - Mais il est caché, mon or, voyez-vous. Caché ! J'en ai semé partout. *À l'actrice* Montez le chauffage. On se gèle ici. *à La meurtricière*

Parce que je suis rusé. Bien plus que vous. Je suis le plus rusé de tous les royaumes. Et vous savez quoi ? Mon or, personne ne le trouvera jamais. Pas une seule petite piécette ! Jamais !

**LA MEURTRICIÈRE** – C'est peut-être mieux comme ça.

**VIL BREQUIN** – Il est à moi. C'est Mon Or. *À l'actrice* Une couverture. Vous n'auriez pas une couverture ? Mon Or. Mon petit or chéri. *À La meurtricière* Je voudrais partir avec mon or, madame. Mon or, mon or, mon or... - *il s'étouffe sur ces dernières paroles, et meurt.*

**JÉRÉMY POT** – Jour 143. La cité a enseveli ses derniers combattants. L'ultime offensive n'aura servi qu'à créer le vide.

Tout est tranquille à présent. Comme après que la neige ait déposé un manteau blanc, et que tout paraît endormi. Ici, le silence est complet. Plus rien ne vient troubler le calme absolu qui s'est imposé.

**L'ACTRICE** - S'il n'y a rien à jouer, qu'est-ce que je deviens moi ?

**LA MEURTRICIÈRE** - Tiens, vous n'êtes pas... Ah, non dites donc. On dirait bien que je vous ai épargnée. Désolée. Vous voulez que...?

**L'ACTRICE** - Merci, je n'ai pas sommeil. Et je connais mon texte par cœur. J'aurais pu faire une représentation, au moins.

**LA MEURTRICIÈRE** - Vous trouverez un autre public. Tentez votre chance dans les cabarets d'ivrognes et de marins débauchés. Il y a toujours un rôle à tenir...quelque part.

**L'ACTRICE** - Ça ne me dit pas. Je crois que je vais quitter le métier. Tout ce travail pour rien. C'est trop ingrat, vous comprenez.

*À partir de là, L'actrice retire son maquillage, sa perruque et prépare sa valise.*

**LA MEURTRICIÈRE** – A quoi pensez-vous, monsieur?

**JÉRÉMY POT** – A votre avis, tout cela était-il bien utile ?

**LA MEURTRICIÈRE** - Quel mal est nécessaire...?

**JÉRÉMY POT** – Ça doit pourtant bien servir à quelque chose, non ?

Sinon, c'est absurde.

**LA MEURTRICIÈRE** - Ça l'est, croyez-moi.

**JÉRÉMY POT** - Je ne saisis pas bien qui vous êtes.

**LA MEURTRICIÈRE** - Bien sûr que si, que vous saisissez, mais vous ne voulez pas l'admettre. Avez-vous peur de moi ?

**JÉRÉMY POT** – Je devrais ?

**LA MEURTRICIÈRE** – D'habitude, on me craint. Vous êtes un drôle de bonhomme, Jérémie Pot.

**JÉRÉMY POT** – Quel est votre rôle dans tout ça ?

**LA MEURTRICIÈRE** – Je ne décide pas, je ne fais pas à la place et je n'influence en rien. J'accompagne seulement. Et pour que tout ne soit pas vain, il vous faut témoigner. Témoigner de ce que vous avez vu. Dites le, et n'omettez aucun détail. Vous êtes peut-être encore l'un des derniers remparts contre l'absurdité.  
Le dernier rempart avant la nuit.

**L'ACTRICE** - Je vais marcher en direction du sud. Vous pensez que c'est une bonne idée ?

**JÉRÉMY POT** - Et vous ? Qu'allez-vous faire, maintenant ?

**LA MEURTRICIÈRE** – Faites-le. Témoignez, **monsieur**.

Dites au monde ce qui s'est passé ici.

**JÉRÉMY POT** – Vous pouvez compter sur moi. A plus tard, alors.

**LA MEURTRICIÈRE** – A bien plus tard. *elle disparaît.*

**JÉRÉMY POT** – C'était Jérémie Pot, pour Radio-Radio. *Il disparaît.*

**L'ACTRICE** – Elle est partie. Il est parti. Chacun à ses occupations. Chacun à ses devoirs. Je reste seule, les yeux grands ouverts. Le monde n'est pas une illusion. Aujourd'hui je le sais. Le rideau tombe sur une cité outragée, mais le théâtre, lui, se ferme sur une lueur d'espoir. Fin de l'histoire.

**FIN DE LA PIÈCE**